MAURICE BARRÈS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DIX JOURS EN ITALIE

PQ
2603
.A52D5
1916

COLLECTION "BELLUM"

ÉDITIONS GE

116, BOULEVAR

7, RÄMI

U d'/of OTTAWA

39003003370706

Jan 27 1964

France
1

DIX JOURS
EN ITALIE

OUVRAGES DE M. MAURICE BARRÈS

Publiés chez Georges CRÈS et Cie.

Collection des « Maîtres du Livre »

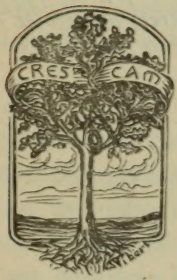
Le Jardin de Bérénice.
Un Homme libre.
Sous l'œil des Barbares.
Du Sang, de la Volupté et de la Mort.

Collection des « Variétés littéraires »

L'Abdication du Poète.

MAURICE BARRÈS
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DIX JOURS EN ITALIE



COLLECTION "BELLUM"
ÉDITIONS GEORGES CRÈS & Cie
116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS
7, RÄMISTRASSE, ZURICH

MCMXVI

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

1 exemplaire vieux japon à la forme hors commerce numéroté 1.

20 exemplaires chine (dont 7 hors commerce) numérotés de 2 à 14 et de 15 à 21.

70 exemplaires japon impérial (dont 12 hors commerce) numérotés de 22 à 59 et de 60 à 71.

COPYRIGHT BY MAURICE BARRÈS, 1916.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

PQ
2603
.A52D5
1916

Dix jours en Italie

DEUX NOTES PRÉLIMINAIRES

I

AVANT LE DÉPART :
LES ÉTAPES DE L'AMITIÉ FRANCO-ITALIENNE

Il n'y a qu'une seule guerre. C'est de quoi l'opinion doit prendre conscience dans chacun des pays de l'Entente. Aujourd'hui, l'Italie est en train de surmonter ses dernières hésitations et déclare officiellement qu'elle n'a pas d'autre but que les combattants de la Meuse et de la Dvina... Dans le même moment, nos amis et alliés veulent bien m'inviter à passer les Alpes pour

demeurer quelques jours au milieu de leur vaillante armée. J'accepte avec empressement. Que mes lecteurs excusent mon absence; à mon retour, je ne manquerai pas de leur faire mon rapport et d'aider, selon mes forces, à dissiper ce qui subsisterait des malentendus détestés qui retardèrent l'unité de l'action militaire et diplomatique, l'unité du front, assurée aujourd'hui par la Conférence de Paris et par l'entente des états-majors.

Tout naturellement, avant que je me mette en route et que je voie et que j'entende, je repasse en esprit le chemin parcouru, les étapes de l'amitié franco-italienne. Vieux pèlerin des routes d'Italie, je suis l'un de ces Français, fidèles à l'antique vérité, qui ne cessèrent jamais de célébrer la force animatrice de cette terre des chefs-

d'œuvre. Aujourd'hui, nous voulons tous une extension de l'amitié franco-italienne sur tous les terrains : intellectuel, économique, financier, militaire.

Les artistes ont toujours travaillé à une diffusion plus grande de la pensée latine sur les deux peuples. Quelquefois, on a reproché aux écrivains français amis de l'Italie de se tenir en contact avec son passé, plutôt qu'avec ses manifestations quotidiennes. Ils en avaient plusieurs raisons. En tous lieux, nous serions inexcusables de ne pas aller d'abord à ce qui est éternel, mais en Italie le présent, parfois, serrait le cœur d'un Français.

Quand j'avais vingt ans et que j'étais l'hôte de la Villa Médicis, à Rome, j'ai entendu un homme politique, philosophe et publiciste, homme d'action et de réflexion, M. Bonghi, déclarer :

« Chez nous, quel que soit le parti qui occupe le pouvoir, une chose est nécessaire et durera, l'alliance allemande. »

Que pouvait dès lors un jeune Lorrain ? Retourner à la Villa Médicis, visiter Raphaël et Michel-Ange, les tombeaux de la voie Appienne, les traces émouvantes de Claude Gelée et de Chateaubriand et se tenir en dehors de la vie la plus actuelle.

En Italie, trop souvent, nous avons éprouvé l'amer sentiment d'aimer sans être aimés. Mais quand l'aube d'une Europe nouvelle se leva, la nation aimée détacha ce masque léger qui la cachait. Août 1914 ! L'Allemagne déclare la guerre à la France. Voilà le peuple italien incertain, angoissé. L'Italie est-elle obligée, par le seul jeu des alliances, de prendre les armes contre nous ? Sur l'heure, dans l'âme popu-

laire, les querelles que l'Allemagne avait tant avivées s'effacent, en même temps que se réveille la vieille haine contre l'Autriche. Ne symbolisait-elle pas, cette haine, les plus glorieux souvenirs de l'Italie moderne? Tout de suite le ministère prit un parti : la Triple-Alliance ne l'obligeait nullement à s'associer à l'agression allemande...

La conscience populaire respira plus à l'aise, mais quelle serait l'issue de la lutte formidable? « *Nous avons passé d'une angoisse à l'autre* », dit un professeur italien, l'un des meilleurs historiens d'aujourd'hui.

Morhange, Charleroi! Le torrent germanique semble tout emporter. L'Italie reçoit les communiqués allemands, et, de France, à peine quelques rares nouvelles. Une tristesse muette remplit les cœurs. On a saisi le sens de

la partie qui se joue. Pas une parole qui puisse nous blesser, beaucoup d'anxiété seulement. On espère le miracle français.

C'est la bataille de la Marne. De suite la prodigieuse intelligence italienne qu'aucun mot ne trompe a compris. Ailleurs, on épilogue sur les contradictions des communiqués, pas en Italie. Ferrero salue « *la victoire de la civilisation* ». D'autres voix lui répondent. Le maire à demi-paysan d'un bourg de la côte Adriatique dit à un Français : « *Sur la Marne s'est décidée dans le monde une grande question : il s'agissait de savoir s'il y aurait encore des hommes libres.* »

Un long hiver de 44 ans se dispose à fleurir dans le printemps de 1915. Le ministère, calme et résolu, prépare son œuvre immense : réorganisation de

l'armée, mise en état de la défense nationale, revendication des frontières naturelles et des provinces *irredente*. Un Français arrive à Rome et voici qu'il soulève l'enthousiasme. Quel signe d'un nouvel état des esprits ! Le 7 avril 1915, le général Pau visitant le Forum, l'illustre archéologue Boni lui présente un bouquet de lauriers romains et de roses « France » poussés dans cette terre glorieuse. En vain la force allemande et ses manœuvres troublent quelques Italiens ; le roi et le ministère en appellent à la nation. Soulevées à la voix de Gabriele d'Annunzio, les foules de Rome, de Milan, de Gênes, de vingt autres villes, demandent à prendre leur place pour le combat, selon l'honneur et selon le droit. Dans la lumière dorée du printemps romain, à l'ombre des lauriers,

le peuple réclame la guerre, et les cortèges immenses du Capitole et du Pincio entraînent l'Italie entière. Les pompes qui se déroulent donnent à la décision virile d'un peuple un caractère d'indicible beauté.

La guerre nationale commence. Dès l'abord, les armées portent leur élan au delà des frontières, s'assurent les passages et les cols dans les hautes montagnes, et pressent vigoureusement les positions autrichiennes de l'Isonzo et du Carso. La parole première de Gabriele d'Annunzio continue de mûrir : *En vérité,* avait-il dit plusieurs mois déjà avant sa rentrée en Italie, *notre tâche est bien plus sévère que d'achever l'agonie du vautour. Sans doute, « le vieux pontife armé de la liberté latine », celui que les volontaires des Vosges dressèrent sur son*

cheval pour la dernière fois, attend au cœur même de Trente la libératrice, assis à l'ombre de la statue redoutable... Mais bien plus généreuse est la tâche de « celle dont la vie crût avec la libre vie de l'homme, et dépérit avec sa ruine ». Il faut que par une action plus éclatante elle mérite d'entrer, avec les rudes chevaux de ses Maremmes et toutes ses belles bannières déployées, dans les villes impériales, quand le triomphe des nations sur la horde sera célébré... » Et le jour même où la déclaration de guerre éclatait dans la Ville enfiévrée, il m'avait télégraphié : « *Nous avions deux patries, et, ce soir, nous en avons une seule, qui va de la Flandre française à la mer de Sicile.* »

C'était proclamer l'unité de front. De mois en mois, on s'y achemine. Un progrès continu manifeste claire-

ment l'opposition foncière entre l'Italie et l'Allemagne. La solidarité croissante contre l'adversaire commun, l'union toujours plus étroite à réaliser dans tous les ordres de l'activité, voilà les vérités qui s'imposent à tous dans l'Italie en guerre.

« *L'Allemagne s'est déshonorée à jamais ; après la paix, elle portera le poids de sa défaite morale* », déclare le *Corriere della Sera*. « *L'ennemi*, affirme M. Sonnino dans un retentissant discours, *a manqué sous Verdun ce qui était le but principal de son assaut par surprise; il n'est pas parvenu à provoquer en France, ni dans les pays alliés et neutres, un seul mouvement de dépression et de découragement.* » Luzzatti s'écrie : « *Amis, anciens et dévoués, adversaires acharnés, tous aux jours de Verdun ont senti*

grandir ou s'affermir leur admiration pour la France. » Et dans un commentaire des plus significatifs, le *Secolo* écrit : « *La parole de Sonnino marque un progrès sensible de l'Italie dans la voie de l'union avec ses alliés. Tout d'abord l'Italie a refusé de s'associer à l'agression des Empires centraux. Puis elle a revendiqué son droit à ses territoires « irredenti ». prenant ses armes pour assurer ses frontières. Elle en est venue maintenant à une guerre de solidarité avec l'Europe qui se défend contre le péril allemand.* » Voilà l'exposé presque officiel de la façon dont l'Italie considère non pas *sa* guerre, mais *la* guerre.

C'est le sentiment de la nationalité italienne qui monte à la surface, brise les liens du passé et dépossède de leurs

arguments les représentants des anciennes habiletés.

Il existe en Italie un parti neuf, ardent et savant, qui compte peu de représentants à la Chambre, mais rallie dans le pays la plus belle jeunesse. Sa pensée vaut comme une force d'avenir. C'est le parti nationaliste. Il prétend — nous ne prenons pas cette opinion à notre compte — que la place de l'Italie dans l'Entente a été jusqu'ici secondaire, et sans plus tarder, il veut que l'Italie déclare la guerre à l'Allemagne :

« Et ce n'est pas une déclaration platonique de guerre qu'il nous faut ; elle ne changerait rien à la situation. L'essentiel est que l'Italie soit présente, et dignement présente avec des forces suffisantes pour la tâche et pour notre rang, partout où l'Entente voudra porter à l'Allemagne le coup décisif : en

Orient, et c'est de là que doit partir l'assaut : sur le front occidental, en Flandre, en Champagne, en Alsace, si on le juge plus opportun. Il s'agit d'un problème technique, à résoudre selon des principes techniques. Au point de vue politique, il importe seulement que les armées allemandes trouvent sur leur route les soldats italiens » (M. Alfredo Rocco, dans l'*Idea Nazionale*).

Quelle netteté ! Ce qui est tout à fait intéressant, c'est le point de vue auquel se place ce parti de la jeunesse. A ses yeux rien ne compte que l'intérêt de l'impérialisme italien. Il se flatte de couper net avec les partis et les thèmes de la veille.

« C'est avec une âme de combattants, dit-il, non avec une âme de spectateurs et de juges que nous devons décider. Il ne s'agit pas de décerner un

prix de vertu à l'Allemagne ou à la France, mais de vaincre. On peut admirer la force organisatrice, les vertus patriotiques, l'esprit militaire de l'Allemagne, et croire qu'il faut mener avec plus d'intensité et de vigueur la guerre contre elle. On peut, par contre, avoir le plus profond mépris pour la démagogie parlementaire française, et penser que nous devons aider la France à repousser l'attaque allemande, si l'on estime qu'aujourd'hui le salut de la France est nécessaire à notre victoire... »

Sans doute je me surprends à regretter qu'à ce rude accent ne se mêle pas un peu de la pensée plus tendre du savant danois Nyrop, dont je vous parlais hier, qui veut le salut de la France pour l'agrément et la beauté de l'univers, et je garde ma plus fraternelle inclination pour un Gabriele d'Annun-

zio, qui de toute sa réflexion aime la France, autant que nous admirons la divine terre d'Italie, mais je n'ai rien à objecter contre la rude logique des nalionalistes italiens. Leur intérêt national, disent-ils, coïncide, en ce moment, avec l'amitié française. *Cuique suum*. Réjouissons-nous de constater que ce n'est pas l'esprit des nations étrangères qui agit sur l'Italie, quand elle étouffe chaque jour davantage ce qui subsistait en elle de pensée germanisante; admirons qu'elle s'engage dans une collaboration plus ardente et plus étendue à mesure qu'elle accueille ses tendances profondes, ses besoins positifs; attendons toute amitié de cette conscience où chaque jour s'élabore un sentiment plus clair des conséquences de l'Entente, — et, d'abord, rendons justice à ce qui déjà fut réalisé.

II

LE RETOUR

Me voici de retour d'un voyage au front italien, où j'ai été reçu avec une sympathie dont je demeure profondément reconnaissant. Que de spectacles émouvants et rassurants me furent offerts en peu de temps ! Debout dès cinq heures du matin, nous causions encore avec nos excellents hôtes vers les minuit. En dix jours, j'ai vu un nombre incroyable d'hommes, de choses et de pays; j'ai causé avec les plus illustres personnages. Et main-

tenant qu'assis à ma table de travail je fais le rappel des images et des idées que j'ai recueillies, je me trouve vraiment dans cette forêt, *silva rerum ac sententiarum*, dont parlait un grand Romain. L'abondance même de mes richesses me gêne. C'est trop naturel. Plus on fut généreux et confiant, plus je dois me surveiller et de moi-même devancer la censure qui m'observe. Le lecteur voudra bien comprendre les difficultés de ma tâche.

D'excellents travaux ont déjà été publiés sur l'activité de « l'Italie en armes », je me préoccuperai moins de les rappeler, de les résumer et de faire un tout complet, que d'apporter ma faible contribution, ma rapide expérience. Je transcrirai mes carnets. J'invite le lecteur à m'accompagner, à profiter avec moi des facilités incompa-

rables qui me furent données pour visiter le Carso, la lagune de Grado, la Carnie, les Alpes Juliennes, les Dolomites, le front et les services d'arrière, et puis la charmante Venise. Que mes lecteurs soient mes compagnons de route.

I

LE DÉPART. — ARRIVÉE A TURIN. — UN DÎNER AVEC DES HOMMES POLITIQUES. — UNE HEURE A VENISE. — LE TIEPOLO DES SCALZI DÉTRUIT.

Depuis longtemps le Grand Quartier Général italien voulait bien m'inviter avec quatre compagnons à visiter le terrain varié où, sur une ligne de six cents kilomètres et parfois au milieu des neiges éternelles, se battent ses soldats. Si grand que fût l'intérêt de ce

voyage, nous avions dû l'ajourner; nous ne pouvions pas sortir de France durant les anxiétés de Verdun. Enfin, au début du mois, l'échec du Kronprinz ne faisant plus de doute, j'ai prié mes lecteurs de me donner congé, et le 9 mai, au soir, notre petit groupe s'embarquait.

Arrivés à Turin le lendemain vers trois heures de l'après-midi, nous étions, faute de train, obligés d'y demeurer jusqu'au soir. C'était tout indiqué par cette éclatante journée de printemps de s'en aller jusqu'à la Superga, belle église sur une hauteur en dehors de la ville.

J'ai fait seul, à pied, une partie de la montée, et je reconnaissais toujours pareille à elle-même, que ce soit la guerre ou la paix, la puissante nature d'Italie. La colline vigoureuse, luisante

de verdure, respirait largement au soleil, chaude, parfumée, pleine d'oiseaux, semée de jeunes femmes qui se reposaient sur ses pentes, et couronnée d'un riche monument architectural. Quelle figure éternelle du Printemps d'Italie !

Au couvent de la Superga sont ensevelis plusieurs princes de la maison de Savoie, et parmi eux la princesse Clotilde, femme du prince Napoléon. L'inscription funèbre nous dit que la morte royale fit ce mariage pour servir l'œuvre de l'unité et de l'indépendance italienne. Ce tombeau, dans ce lieu glacial, cette phrase de récompense est pleine de grandeur.

A mon retour dans la ville, j'ai rencontré une musique militaire et quelques soldats que suivaient plusieurs centaines de jeunes gens, portant à la

main de petits ballots. Sans doute des recrues arrivant au dépôt. Le public ne semblait guère s'occuper de ce cortège, qui fut ma première image de la guerre italienne. Si j'avais voulu voir le vrai caractère que les événements donnent à Turin, j'aurais dû, me dit-on, visiter les ateliers où l'on travaille pour l'armée; l'activité y est très grande, et Turin comme Milan, à cette heure, gagne beaucoup d'argent. Mais le temps me manquait. Le sénateur-maire de Turin avait l'aimable attention de nous réunir à dîner, avant le départ du train, avec quelques notables, préfet, hommes politiques, consul de France.

On a causé. Paisiblement, entre voisins, ou bien à voix sonore, à l'heure des toasts. Une chose est certaine : l'admiration pour les défenseurs de Verdun. Les Italiens, officiellement,

ne sont en guerre qu'avec les Autrichiens. Mais les Autrichiens s'appellent *Tedeschi*. Chacun de ceux qui entourent cette table, quelles que soient ses opinions de la veille, prend les événements au point où ils sont, et voit bien que la décision de la guerre se prépare partout où l'on tue des Teutons. Solidarité des Alliés et coordination de leurs efforts, voilà le programme où sont arrivés ceux que j'écoute parler et, me disent-ils, le plus grand nombre de leurs compatriotes.

Si j'avais à prendre la parole en public, je crois tout à fait que je serais dans le sentiment général en disant que l'Italie se bat pour l'accomplissement de ses destinées nationales, c'est-à-dire pour s'assurer les frontières dont elle ne peut pas se passer, et puis pour la défense de la civilisation. Aux yeux de

l'Italien qui raisonne, une chose n'est pas tout à fait nationale si elle demeure territoriale. Toujours préoccupé de son origine latine, il aime avoir des pensées universelles, et, plein de feu, il s'échappe du cercle étroit de ses intérêts propres après les avoir assurés. Les brutales injures grossièrement multipliées par les Allemands en Belgique ont révolté l'Italie, et le député wallon Destrée, qui possède, paraît-il, un don admirable d'éloquence, a remporté jusqu'en Sicile les plus grands succès en peignant de quelle manière sa patrie s'est immolée pour la défense de son territoire et du droit.

Pour ma part, tandis que nos hôtes parlaient, j'ai vu avec netteté, derrière les draperies de la courtoisie et de l'éloquence, que le mariage de la France et de l'Italie était en train de s'accomplir.

Mon opinion m'a été confirmée par des compatriotes qui habitent Turin et avec qui j'ai causé en confiance. La tragédie de Verdun a été suivie autour d'eux, m'ont-ils dit, avec une véritable anxiété et avec la plus vive admiration dans toutes les classes de la société.

Maintenant il faut tout disposer pour que ce mariage produise de bons fruits. Il s'agit que nous fournissions à un peuple ambitieux et travailleur, justement fier de l'ascension qu'il accomplit depuis vingt années, les moyens économiques et financiers qu'il demandait à l'Allemagne.

L'Italie animée par de hauts sentiments idéalistes, entraînée par un concours de faits que je me préoccupe de noter, s'est trouvée un beau matin irrésistiblement engagée dans la fournaise. Cette dure guerre que nous avons

subie, qui nous fut imposée, elle l'a voulue. C'est grande noblesse. Tout naturellement elle aimerait bien être récompensée de son désintéressement. Les politiques qui ont déterminé les hésitants auraient besoin de pouvoir montrer au pays ce que l'intervention rapportera. Nulle part plus qu'en Italie ne se posent dès maintenant les problèmes d'après-guerre.

A huit heures du soir, après la conversation la plus intéressante, nous dûmes nous séparer de nos amis civils pour continuer notre voyage jusque chez nos amis de l'armée. C'est à Udine que nous nous rendions. Le train où nous montâmes n'aurait pas dû aller jusqu'à Venise. Régulièrement il passe à Milan, touche à Mestre et de là, sans entrer dans la lagune, tourne court, prend la ligne de Vienne. Mais l'ad-

ministration du chemin de fer, devinant combien il nous serait agréable de jeter au moins un coup d'œil sur la ville enchantée, nous fit la surprise de pousser notre wagon de telle manière qu'à l'aube nous nous trouvâmes à l'entrée du Grand Canal.

Je dormais encore quand on vint me dire : « Nous sommes à Venise pour une heure. » A travers les vitres, je voyais, je respirais l'étendue charmante, et je me hâtai de profiter de l'aimable minute.

Par le plus joli soleil du matin, me voici hors de la gare, devant l'escalier battu de la vague dont jadis, tant de fois, j'ai descendu avec ivresse les marches. Le temps nous manque pour aller jusqu'à la place Saint-Marc ; mais tout auprès voici l'église des Scalzi, sur laquelle les avions autrichiens jetèrent

des bombes. Allons voir leur crime et la voûte effondrée qui portait le chef-d'œuvre de Tiepolo, la maison de la Vierge transportée à travers l'espace par les anges de Nazareth à Lorreto.

Je sonne. Deux moines m'ouvrent. « Les pauvres vieux, me dit-on. Si vous aviez vu leur émoi, quand au milieu de leur paix et de leurs trésors est arrivée cette brutalité ! » Rien ne subsiste, rien ne laisse d'espoir ; c'est un trou béant, un désastre complet. Vous vous rappelez l'éclatante merveille ? Entourée d'anges musiciens, la Vierge portait un manteau jaune, inoubliable, qui donnait la clef musicale de tout le tableau. On sait comment la Venise du dix-huitième siècle mettait au-dessus de tout les concerts et l'opéra ; une harmonie délicate et fastueuse emplissait les églises, les palais, les places,

les théâtres; il semble qu'aux Scalzi Tiepolo ait voulu dire : « Moi aussi je suis musicien. » Rythme, coloris, mouvement, il égale Monteverde et Marcello. Ses anges avec leur violon et leurs longues trompettes jetaient cette note claire et aiguë de jaune... Adieu, plaisir, éclatante fantaisie, caprices, bel art apparenté aux féeries de Shakespeare, aux grâces de Marivaux et, déjà, au romanesque un peu triste de notre Musset ! Du feu d'artifice que l'aimable génie avait fixé dans les airs, la brute allemande a fait ce tas de platras en poussière qui gisent dans un coin de la chapelle.

Rien ne subsiste du chef-d'œuvre, sinon, aux quatre angles de la corniche, quatre motifs, quatre spectateurs qui regardaient voler au centre du plafond la Vierge de Lorette. Ils

voient, ce matin, par le plafond troué les pigeons de Saint-Marc entrer librement et voltiger sur nos têtes.

Ce crime si bête a rempli d'enthousiasme la Germanie entière. Dès la première minute elle avait cherché cet exploit. La guerre fut déclarée le 23 au soir; le lendemain matin, vers 5 heures, dans cette aube rose et bleue où les églises et les palais de Venise semblent des choses aériennes qui se reflètent dans l'eau, trois avions ennemis apparurent dans le ciel. « Cela donnait l'impression, me dit Ugo Ojetti, qu'on jetait des bombes sur le berceau d'un enfant. » L'une d'elles éclata sur le quai des Schiavoni.

N'y a-t-il pas dans Wurtzbourg quelque plafond de Tiepolo que l'on pourrait détacher et rapatrier, pour la consolation et la gloire de l'église des Scalzi ?

II

L'ARRIVÉE DANS LA ZONE DE GUERRE. — UN CAMP D'AVIATION. — UN DINER CHEZ LE GÉNÉRAL PORRO.

Au bout d'une heure trop courte passée dans cette Venise matinale, nous reprenons notre train qui va nous conduire à Udine, Udine sur la ligne de Vienne et capitale du Frioul. Le général Duroc, né à Pont-à-Mousson, était duc de Frioul. Nous voici dans la région la plus napoléonienne, si je puis

dire, de l'Italie, dans une région toute pleine des titres de la noblesse impériale et des gloires du général Bonaparte. Quelle différence des temps, des méthodes et des moyens ! Les victoires du premier Consul et plus tard celles de Napoléon III ouvraient les chemins de Vienne. Aujourd'hui des tranchées.

Notre train court à travers une plaine immense et riche, sur un terrain d'alluvions glissé des montagnes. La couche fertile recouvre légèrement un lit épais de cailloux que les torrents apportent des Alpes. Les Alpes travaillent à combler, à « enterrer la mer », comme dit la langue italienne. Dans ces vastes herbages plans, la nombreuse et brillante cavalerie italienne comptait trouver un champ incomparable d'activité, mais Cadorna débuta

par une offensive et dès son premier effort se porta sur la montagne. Aujourd'hui la cavalerie italienne, de la même manière que la nôtre, a dû se mettre jusqu'à nouvel ordre au travail des fantassins.

Nous avons traversé Trévise, Conegliano, et vers midi nous passons les eaux et les cailloux du Tagliamento sur un pont de huit cents mètres. C'est sur sa rive droite que l'opinion générale croyait que l'armée italienne s'installerait, laissant entre elle et les Autrichiens le large torrent ; mais Cadorna s'est porté 80 kilomètres plus loin, au delà des frontières. C'est le grand fait de la guerre italienne. L'armée et le pays en reçurent un surcroît prodigieux de confiance. Songez à notre entrée en Alsace, à ce premier poteau frontière arraché et que nous avons

planté sur la tombe de Paul Déroulède. Les Italiens s'attendaient à l'invasion, ils croyaient avoir à se battre pour leur défense sur leur propre sol, et voilà qu'ils commençaient immédiatement la reconquête !

Ce que fut leur joie, un témoin, Luigi Barzini, l'a peint dans une page saisissante de son recueil *Al Fronte :*

« Dans l'armée, l'attente était lourde... Il y avait encore une crainte obscure et vague d'être retardé. Qu'attendons-nous ? se demandaient les soldats, qui sont simplistes, et qui considèrent que tout est prêt, du moment qu'ils sont là. Les clochers des villages, les collines qui s'élevaient comme des îlots dans la plaine, les antiques remparts vénitiens de quelque vieille cité, enfin la haute esplanade de la citadelle d'Udine, étaient toujours bondés de

soldats, qui contemplaient les terres italiennes à délivrer. On entendait des exclamations naïves et passionnées. Certains, des ignorants, arrivés au front par devoir, s'enflammaient à cette vue. Elle était comme la vision matérielle de l'injustice. Ce profil de l'horizon avait pour leurs cœurs quelque chose de douloureux ; ils sentaient au delà la Patrie déchirée et opprimée. Dans cette ligne bleuâtre des plaines qui allait se dégradant jusqu'à la mer, dans ces crêtes des montagnes lointaines et diaphanes, dans toute cette terre aux noms italiens et à la physionomie italienne, il y avait je ne sais quelle expression indicible d'appel et d'entente.

« Et l'heure sonna. Personne ne l'eût imaginée si belle.

« Un mouvement d'états-majors commença dans la nuit. Un ronflement

d'automobiles éveilla la ville vers trois heures du matin. Le crépitement des motocyclettes se dispersa dans les ténèbres vers des buts ignorés. Puis, dans tous les cantonnements, dans les villages, dans les centres de dépôts, éclatèrent des sonneries. Les joyeuses fanfares du réveil appelaient et répondaient par-dessus la plaine sombre. C'était la diane de l'Italie.

« Notre infanterie s'avança, croyant aller à l'attaque. Elle y allait avec une volonté compacte et joyeuse. Elle passa le Natisone parmi les bouquets d'arbres, dans le parfum des acacias fleuris, dans la fulgurance du plus beau soleil de mai, dans une atmosphère enivrante de printemps italien. Le flot humain passait, gonflé de joie. Il arriva sur la rive broussailleuse et fraîche du Judrio : la frontière !

« Alors ce fut une frénésie. L'avalanche d'hommes se précipita dans l'eau à travers les buissons pour toucher aussitôt l'autre rive, et un cri formidable s'éleva : « Italie ! Savoie ! Italie ! »

« Un à un les bataillons qui se suivaient en colonnes, par toutes les routes, lançaient sur le seuil de l'Italie Nouvelle le salut fatidique. Aucun appareil de fête solennelle ne peut atteindre à la grandeur de cette acclamation spontanée, formidable, irrésistible. Toutes les régions de l'Italie unissaient leur voix au chœur frémissant. Est-il possible que quelque chose de cette émotion mâle, fière, ardente, de l'armée, ne soit pas parvenu jusqu'au peuple qui attendait ?

« Sur la plaine ensoleillée, une mer de verdure s'épandait au bruit lointain

et confus des cloches. C'est Villanova qui la première sonna le tocsin. Les églises de Manzano, de Trivignano, de Palmanova répondirent. Toutes les cloches s'ébranlèrent, successivement. C'était la voix du Pays, la voix de la Terre, la voix de la Patrie, qui envoyait aux troupes son salut, l'hymne antique de ses fêtes, la musique de ses traditions. Et le tocsin donnait à l'heure inoubliable un auguste caractère de solennité religieuse.

« De ce moment, l'Italie était plus grande.

« De longs nuages de poussière s'élevaient et formaient des bandes, mettant çà et là des voiles sur la végétation, enveloppant les villages, se dissipant pour renaître plus près. C'était l'artillerie en marche, des colonnes à chevaux et à tracteurs, dont le bruit se

répandait grave et continu, comme un frémissement de toute la plaine. L'antique frontière, la frontière de honte était effacée. »

N'est-ce pas que cette page est belle ? Il semble qu'il y passe le coup de vent qui soulève les grandes draperies de marbre du Bernin. C'est écrit dans une manière déclamatoire et vraie, d'une façon qui nous étonne, nous, froides gens du Nord, mais où se maintient toujours vive la vieille force oratoire de Rome.

Je fermai le livre quand nous arrivions à Udine.

Udine, où nous descendons du train, est une petite ville vénitienne, déjà italienne, avant la guerre. On nous installe dans un vieux palais où sont venus successivement, depuis douze mois, le général Joffre, Briand et hier le prince

de Galles. C'est ici que Gabriel Faure écrivit, il y a peu, ses *Paysages de guerre* et peignait les aspects du Cadore et de la Vénétie en armes. Chateaubriand, en 1833, est passé à Udine; il note : « Je dînai dans l'appartement que venait d'occuper Mme la comtesse de Samoyloff : il était encore tout rempli de ses dérangements. »

Au temps des curiosités paisibles, après quarante heures de train, nous aurions aimé nous dégourdir les jambes en flânant un peu dans ces vieilles rues pittoresques; mais nous avons hâte de voir les soldats italiens. Les autos s'avancent; on nous offre d'aller visiter un parc d'aviation. Avec grand plaisir, certes ! Et sans plus de répit, nous voilà partis vers les Alpes Carniques.

Nous traversons un village, que

mon compagnon me nomme : « Campo-Formido ». Je rectifie et dis : « Campo-Formio ». Il paraît que j'ai tort. Au reste, le traité de 1797 fut signé à quelques cent mètres de là, à Passariano, mais Bonaparte ne voulut pas plus de Passariano que de Campio-Formido ; il lui fallait de beaux mots pour nommer sa gloire.

Nous arrivons au parc, que je ne puis nommer. Quel décor ! D'immenses espaces en prairie au pied des plus nobles montagnes couvertes de neige. Au milieu de l'agitation d'innombrables appareils disposés par escadrille, on me montre les machines proprement italiennes, les Caproni à trois moteurs de 100 chevaux chacun.

L'inventeur, qui leur donna son nom, est de Arco, dans le Trentin ; il vit à Milan ; l'Autriche vient de confis-

quer ses biens dans sa ville natale. Notez que l'Italie n'a pas confisqué un sou des millions possédés par les Autrichiens en Italie, ni le Palazzo Venezia à Rome, ni la Villa Ariana à Tivoli, ni les biens de l'archiduc héréditaire à Este, ni les grandes propriétés des Coltalto à Susegagna, près de Trévise.

A ce moment, l'un des Caproni prend son vol. Il porte deux mitrailleuses et deux fusils automatiques. A l'arrière, dans la tourelle, se tient debout un chevalier cuirassé et casqué, un chevalier noir, beau comme la mort. La machine est peut-être un peu lente à s'élever, mais elle porte cinq hommes. Dans la douceur d'une fin de journée de mai, sur des prairies d'un jaune vert, que ferment les grands plis somptueux des Alpes, quel tableau, ces chevaliers qui volent et ce fond déjà vu

dans les toiles de Giorgone et de Titien !

Tous ces appareils brillants, prêts à s'élancer, dont les hélices tournoyent ; d'autres qui bruissent dans le ciel libre ; toute cette jeunesse qui s'élève, ces motos qui courent sur la prairie pour porter des ordres ! Je n'y résiste pas et je demande à nos hôtes s'ils ne voudraient pas m'emmener dans le ciel d'Italie.

Quel appareil ? Un Panhard ?

Je choisis le Caproni, plus spécialement italien.

Quelle douceur ! quelle tranquillité ! La plaine s'efface, les neiges des montagnes deviennent nos voisines. Je me crois emparadisé. Je songe que c'est d'ici que s'éleva, sur un même appareil, le commandant Salomone, dont Gabriele d'Annunzio, au lendemain de

sa propre blessure m'écrivait : « Quelques heures avant d'entrer dans ma nuit, j'ai pu m'incliner sur la figure sainte du héros de Laibach. » Salomone venait de jeter des bombes sur Laibach, plusieurs avions autrichiens l'entourèrent, tuèrent l'un de ses compagnons, blessèrent l'autre à mort, le blessèrent lui-même et de si près qu'ils lui crièrent : « Tu n'as qu'à te rendre. » Les pieds dans le sang, écartant un cadavre qui glissait sur lui, tandis que le blessé, la tête en dehors de l'appareil, répandait dans les airs les étincelles sanglantes de sa vie, Salomone parvint à regagner les lignes italiennes.

...Pour terminer la journée, nous dînons, *quelque part dans la région*, chez le général Porro, ou, comme disent les Italiens, chez Son Excellence Porro. Le général est très populaire

dans toute la nation, pour avoir vu d'ancienne date la nécessité de réformer l'armée. Il occupe au *Commando Supremo* une place analogue à celle de Castelnau auprès de Joffre. Porro et Cadorna sont étroitement unis. Celui-ci à la tête des opérations et s'en remettant au second pour la direction des services. Tous deux vivent sous le même toit, mangent à la même table et se partagent le poids de la guerre avec une pleine confiance.

Ce soir-là, le général Cadorna inspectait le Trentin et nous ne devions avoir l'honneur de faire sa connaissance que sur la fin de notre voyage. Le général Porro nous raconta ses visites sur le front français avec le général Joffre, et nous parla des grands chefs, ses frères d'armes, qu'il a rencontrés à la tête de nos armées. Il con-

naissait leurs plus belles manœuvres et les rappelait en quelques mots ; on croyait entendre parler la postérité.

Le général s'exprime dans un français excellent. Il a été longtemps professeur de géographie militaire à l'École de guerre ; il parle en détachant et surveillant chacun de ses mots. C'est un Piémontais, grand bourreau de travail, très réfléchi, dont la solidité s'impose dès l'abord ; c'est en même temps un esprit charmant de courtoisie et de finesse.

Bien que la chose ne fût pas encore officielle, nous avions appris que le roi venait de l'élever à la dignité de sénateur, et Barthou, qui, en toutes circonstances, avait accepté d'être l'orateur de notre petit groupe, tourna très joliment son compliment dans un toast.

— Eh ! répondit en souriant le géné-

ral, c'est une chose qui arrive aux vieilles gens. N'est-ce pas, monsieur Pichon ?

Après dîner, au milieu des cartes, nous avons parlé du voyage que le quartier général italien nous avait préparé, et ces quelques instants d'entretien, je dirais volontiers cette leçon que ces hommes supérieurs, le général Porro et ses officiers, ont bien voulu nous accorder, ont été pour moi d'un immense profit. Je crois voir maintenant avec une grande clarté le front italo-autrichien qu'il allait m'être donné de parcourir.

On peut le diviser en trois secteurs.

1° *Secteur du Trentin.* — La frontière de 1866 était très défavorable à l'Italie, en ce qu'elle laissait à l'Autriche non seulement le nord du lac de Garde, et la vallée de l'Adige presque

jusqu'à la plaine, mais les sources et les hautes vallées de nombreuses rivières allant à l'Adriatique par la Vénétie, telles que l'Astico (sous-affluent de la Brenta) ; la Brenta (Val Sugana) ; le Bordevole, la Boita (Val d'Ampezzo), affluents de la Piave. Ces vallées sont autant de portes d'invasion : en deçà de la frontière, la route autrichienne dite des Dolomites les relie entre elles ; la place de Trente forme leur réduit central.

2° *Secteur des Alpes Carniques.* — La frontière passait sur la ligne de partage entre les eaux allant au Danube et les cours d'eau côtiers allant à l'Adriatique. De forts ouvrages s'élèvent au débouché des cols en Autriche, et le chemin de fer de la Drave permet des mouvements latéraux de troupes, de la Styrie et de la Carinthie au Trentin.

3° *Secteur du Carso.* — La frontière laissait à l'Autriche tout le plateau du Carso, dont la partie abrupte est tournée vers l'Isonzo.

Les choses étant ainsi disposées, on voit que toute armée opérant dans la direction de Trieste est exposée à des attaques de flanc et d'arrière venant des Alpes Carniques et du Trentin. C'est pour donner à leurs opérations sur le Carso, entreprises avec la majorité de leurs forces, la sécurité nécessaire, que les Italiens, dès le début des hostilités, ont été conduits à pousser leurs détachements au delà de la frontière politique du Trentin, par les hautes vallées, et, quand ils l'ont pu, au delà de la crête, dans la mesure où le leur ont permis les solides organisations de défense fixe des Autrichiens. De même, pour paralyser les déplacements laté-

raux de leurs adversaires, ils ont dû entreprendre des opérations destinées à intercepter (au col di Lana) la route des Dolomites et à battre de leurs feux le chemin de fer de la Drave.

Voilà le programme réalisé jusqu'à cette heure par l'armée italienne et dont le grand quartier général veut nous faire voir sur place les difficultés. Successivement nous visiterons ces divers secteurs de la lutte. Demain, à six heures du matin, nous partons pour le Carso.

III

LES RUES D'UDINE. — UNE VISITE AU CARSO. L'AUDIENCE DU ROI.

Aujourd'hui, 12 mai, à six heures du matin, départ en voiture d'Udine pour le Carso.

Le Carso ! terre *irredenta*, pays à recouvrer, c'est cette série de plateaux qui s'élèvent en escaliers des bords de l'Isonzo jusqu'à Trieste, et qui prolongent, terminent les Alpes. Nous les voyons sur ce proche horizon, accotés

à de hautes montagnes et assez pareils à des sacs jetés au pied d'un mur. Cette partie de la frontière est la plus accessible aux Italiens, puisque les Alpes s'y abaissent; mais elle confirme la définition que chacun des adversaires donne de cette guerre. « Notre guerre, déclare l'Italie, est une ascension. Notre ennemi fuit en hauteur. » Et le commandement de l'armée autrichienne, dans une proclamation à ses troupes, au début de la campagne, disait : « Nous avons à conserver un terrain qui est fortifié par la nature. Devant nous, un grand cours d'eau; derrière nous, une côte d'où nous pouvons tirer comme d'une maison à dix étages... »

En dépit de positions si favorables, les Autrichiens n'ont pu arrêter tout l'effort des Italiens. Ceux-ci ont franchi

l'Isonzo et brisé les puissantes lignes défensives construites au rebord du Carso. Ils sont installés sur les premiers seuils du plateau. C'est ce terrain conquis pied à pied que nous allons visiter.

La voiture roule à travers un pays prodigieusement italien. Quel art décoratif chez les gens et dans la nature ! Les façades des maisons et des églises sont peintes en trompe-l'œil : les maisons, pour faire croire à des balcons, les églises, pour mettre des statues dans de fausses niches. La terre est mince sur un fond de cailloux, mais quelle parure partout de vignes, de mûriers et parfois de cyprès ! Les jeunes femmes ont sur leurs épaules un long bois cintré, où s'accrochent aux deux extrémités deux seaux, et sous ce joug familier elles s'avancent avec fierté, jeunes princesses de village.

Au milieu de ces beautés éternelles, çà et là, le long de la route, des groupes de tentes, des baraquements, des villages militaires construits pour les cantonnements des troupes du Carso.

Puis nous croisons des régiments en marche. On me fait remarquer leurs vêtements rougis par la terre du haut plateau. Jeunes et gais, les soldats imitent les cris de la sirène des automobiles qui les pressent de se ranger.

Cependant nous avons franchi l'ancienne frontière et bientôt nous atteignons l'Isonzo au nouveau pont de Cassegliano. Un petit groupe d'officiers vient à notre rencontre. Mettons pied à terre. C'est le général de division Elia, hier encore sous-secrétaire d'État à la Guerre, et le lieutenant Visconti-Venosta bien connu à Paris, qui ont la bonté de s'offrir à guider notre petit

groupe français. Le moment est favorable pour étudier le panorama qui, fût-il seul à parler, se ferait déjà comprendre clairement.

Sur la rive gauche, qui nous fait face, aussi loin que le regard puisse descendre et remonter le fleuve, nous rencontrons une barrière, une muraille qui ferme l'horizon en s'abaissant du côté de l'Adriatique. Ces montagnes forment les bastions d'une forteresse démesurée dont l'Isonzo est le fossé. Leur partie la plus basse est le Carso, tout devant nous.

Naturellement, la défense des Autrichiens dans cette forteresse naturelle qu'ils ont surchargée de leurs savants travaux, c'est la destruction des ponts. Ils en ont détruit trois; les Italiens les ont relevés et, pour plus de sûreté, en ont établi cinq nouveaux que les Au-

trichiens, avec plus ou moins de sûreté, continuent à bombarder. Je me fais cette réflexion que toute la plaine de l'Isonzo est sous le feu de ces montagnes et que les Autrichiens qui les occupent, s'ils pouvaient dépenser les munitions sans compter, rendraient la vie difficile à nos amis...

Nous gagnons le Carso et ses premières pentes où de grands bœufs romains traînent sous les pins des chars gémissants. Eh ! quoi ! voici des roseraies, des serres, des chênes d'Italie, des terrasses d'où l'on voit la mer, le fleuve et la montagne; voici un petit temple de l'Amour qu'un 305 a démoli et, semées au milieu de ces vestiges du plaisir délicat, des centaines de croix de bois. C'est la villa de Castelnuovo qui appartenait à un prince de Hohenlohe. Nous en sortons pour passer dans

un bois de pins, tout pareil à celui que peignit Puvis de Chavannes. Des tombes encore. Un bois sacré saccagé par la guerre. Tel quel, un refuge, car sitôt sortis de son couvert, on est en vue des Autrichiens qui se sont repliés sur des terrains plus élevés. Au loin indéfiniment s'étend le vrai Carso, tel qu'on me l'a décrit, pays rugueux, pierreux, à peine vêtu d'une maigre végétation, profondément triste.

Il faut entrer dans les tranchées. Nous suivons des cheminements de terre rouge et de pierre bleuâtre. Beaucoup de pierre, très peu de terre. Immédiatement apparaît la terrible difficulté des Italiens qui s'avancent sans pouvoir faire de tranchées, sinon à la mine. Le pic n'y parviendrait pas. Il faut des perforateurs. Pour monter où nous les trouvons, ils durent s'abriter

à chaque pause derrière des pierres sèches et des sacs. Encore, les sacs, doivent-ils les remplir de terre à l'avance. Sur place on n'en trouverait pas. Les Autrichiens, eux, avaient des organisations défensives puissantes. Nous en voyons sur tout notre parcours les vestiges : remparts de roches, fossés, réseaux de fil de fer, qui n'ont pu arrêter la progression italienne.

C'est pour les officiers qui nous accompagnent une juste occasion de célébrer le courage de leurs soldats, et de dénoncer l'éternelle hostilité secrète de l'Autriche.

— L'Autriche, disent-ils, a cru utile de feindre qu'elle était surprise par notre guerre. Mais ces formidables travaux démentent sa surprise, prouvent une préparation bien étudiée, longue et patiente. Cette habile et labo-

rieuse organisation tactique du terrain dit comment la guerre avec l'Italie était dès longtemps dans ses plans. Seul le moment restait à choisir, et c'est nous qui l'avons choisi.

La matinée s'écoule à parcourir des kilomètres au fond de ces cheminements de Bosco-Lancia à Pollazo et ensuite à Fogliano, à Redipuglia. Que vous en dirai-je ? Toujours les mêmes choses. Que ce soit le front français, anglais, belge, italien, s'il n'y a pas d'action, c'est un vaste et triste désert; s'il y a quelque action, on ne peut pas lever le nez hors de la tranchée, et l'on ne voit rien, sinon des sacs, de la boue. Pourtant ce Carso présente une singulière particularité qui me rappelle nos collines de Provence dans la région de la Durance. Des crevasses, des cavernes, des conques pleines de ver-

dures, sortes de coupes d'où émerge une végétation entre des rebords de pierre. Là-dedans, çà et là, reposent des troupes, plus à l'aise que dans les cheminements, mais toujours à la merci du dracken ou de l'avion autrichiens qui les repérerait.

A plusieurs reprises, des soldats que je croise et que je salue me répondent en français. On s'arrête, on cause. L'un habitait Paris, avait un petit commerce que sa femme continue de tenir ; un autre vient de Nice ; un troisième travaillait dans le pays de Briey, chez les Wendel. Tous se promettent avec joie de retourner en France ; tous parlent avec admiration de Verdun. Et sur ce mot de « Verdun », chacun de leurs camarades de s'émerveiller affectueusement.

Si j'essaye de comparer l'ensemble du Carso à quelqu'une des positions que

j'ai visitées sur la ligne française, c'est avec l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette que je crois voir le plus d'analogie. Ces bords de plateaux sont peut-être encore plus difficiles à conserver qu'à conquérir. Je voudrais comprendre davantage les admirables gens qui vivent dans cette malédiction. Leurs chefs avec qui je cause demeurent d'une manière extraordinaire des Italiens amoureux d'art. Un lieutenant, officier de liaison, me dit qu'il a connu de tout temps ce pays, et qu'il le trouve bien plus émouvant du fait de la guerre.

— Au soir, chaque aspect prend une beauté redoublée ; l'horizon qui nous a coûté tant de sang devient rouge.

Je ne me rappelle plus ce qu'il disait encore des tranchées, considérées comme des sillons dans le rocher sté-

rile. C'était tout un poème qu'il m'esquissait de la manière la plus vraie.

Un capitaine me raconte qu'il a vu le clocher de San-Pietro de l'Isonzo détruit par un coup de 305. « Les cloches, me dit-il, ont commencé à tinter. C'était à faire venir les larmes aux yeux d'entendre ce clocher qui sonnait et cherchait la place où tomber sans faire de mal. »

Ils vivent naturellement dans l'art, et dans un art théâtral ; leur finesse naturelle associe des traits réalistes, des notes charmantes de vérité, aux plus fortes recherches d'effet.

On me donne à admirer l'histoire d'un aumônier militaire que le roi a tenu à décorer. C'était l'an dernier, dans le début du choléra. Les premiers morts, on les a mis dans de belles caisses de bois, remplies de chaux, et le

soir l'aumônier les conduisait au lieu réservé à leur sépulture ; mais voici qu'éclata un grand orage, et l'eau étant entrée dans les caisses, il y eut une explosion qui les brisa et qui projeta les cadavres. Alors l'aumônier prit sur ses épaules ces pauvres corps de cholériques. Mon narrateur insiste sur le tableau : le tonnerre, les éclairs, cet homme si effroyablement chargé. Il ajoute qu'ensuite, pour préserver ce héros de la contagion, on lui donna à boire une demi-bouteille de cognac...

Ici j'abandonne l'histoire ; elle finit en bouffonnerie. C'est le génie de l'Arioste. L'histoire est théâtrale, pleine de grands effets, tels que les aiment nos amis d'Italie, tels qu'ils les trouvent du premier coup, quand nous aurions à nous y reprendre à plusieurs fois pour les imaginer ; mais à ce goût

de la surcharge, quelle finesse naturelle ils joignent! Remarquez le trait du début sur la sympathie plus vive que l'on donne à une espèce nouvelle du malheur. Les premiers cholériques eurent des cercueils. L'avoir noté, c'est d'une excellente vérité.

Je faisais ces remarques durant le déjeuner, à la table du général Ciancio, commandant du corps d'armée. Le général Ciancio est député de Piazza-Americia en Sicile. C'est sa division qui a conquis le Carso. Elle est composée de Napolitains. Ils sont montés à l'assaut en chantant leurs hymnes; pendant 42 jours ils demeurèrent dans les retranchements en fournissant une série d'attaques heureuses... Après cela, il faut renoncer absolument à des légendes offensantes sur le manque d'esprit guerrier des

Napolitains. « Ils crient entre eux, me dit un de leurs chefs, ils ont leur conception propre de la discipline, mais les bons soldats ! » Déjà Napoléon Ier avait constitué avec les Italiens méridionaux des divisions braves et fidèles. Disons-le en passant, ce n'est pas de chez nous que venait cette injustice, mais d'antiques rivalités locales opposaient l'une à l'autre les diverses régions de l'Italie. Aujourd'hui la fusion nationale est parfaite, c'est un des effets de cette guerre. Un vieil Italien me dit : « C'est la première fois qu'aucune province ne se moque de l'autre. »

Je regarde, j'écoute ; la nouveauté dispose à sentir les nuances ; avec émerveillement, je retrouve tout vifs cette animation, ce mouvement de l'âme que traduit si divinement le grand art italien. Écoutez encore ce

trait (mais d'abord il faut savoir que les prisonniers autrichiens sont internés dans le pays de Naples) :

Un tout jeune soldat hongrois, saisi dans une attaque, est entraîné vers l'arrière à travers les tranchées. Il est épouvanté, fort ému. Un Napolitain, « qui lui-même, me dit le narrateur, était pris d'une envie de pleurer en voyant ce gamin en larmes », lui dit : « Petit, pourquoi pleures-tu quand tu as le bonheur de t'en aller à Naples ? » Cette rapide succession de sentiments me transporte en esprit au milieu de la *via di Toledo*.

Naturellement, je ne garantis pas mes historiettes. On me les dit, je les répète, et, bien sûr qu'elles se déforment en route, mais on y voit la vivacité, la passion italienne. Au sortir de table, nous entrons à l'ambulance. Peu

de blessés, c'est trop près du front. Quelques Siciliens seulement. Ici nous touchons avec respect le fonds commun à toute l'humanité. Toujours cette douceur, cette admirable résignation du soldat.

A la fin de la journée, le roi veut bien nous recevoir.

Prodigieuse simplicité de cette maison des champs au fond d'un petit parc, où quelques officiers, sans aucun faste, assurent le service.

Depuis le début de la guerre, le roi n'a passé que très peu de jours à Rome; il vit au milieu de l'armée, s'associant le plus qu'il peut à ses fatigues. Chaque matin, avec une suite peu nombreuse, il part, visite les positions, est acclamé par les troupes, déjeune d'un repas froid au milieu d'elles et dans toutes ses délibérations fait entrer au premier

rang le désir de ménager le sang de ses soldats.

Ce qui frappe d'abord, chez ce souverain, c'est la supériorité morale. On éprouve jusqu'au respect le sentiment de se trouver devant un esprit tout de délicatesse et de scrupule. Je voudrais qu'il me fût permis de reproduire simplement la suite des propos qu'il nous fut donné d'entendre, pleins de mesure et de bon sens, où apparaissaient la bonté naturelle et le profond sérieux d'un prince qui ne se lasse jamais d'élargir sa connaissance des choses.

Saisissante figure, bien inattendue au cœur de cette Italie théâtrale et pleine de feu. Quand je cherche à me définir ce que j'ai vu dans cette petite chambre royale, je songe à cette conception des devoirs princiers dont notre Louis IX a créé le type incomparable,

et je crois avoir respiré quelque chose de cette atmosphère que, depuis, le monde n'a plus revue, atmosphère inoubliable de courage et de douceur, d'humilité simple et grande, de mélancolie profonde et touchante.

IV

L'ORGANISATION DÉFENSIVE DES LAGUNES. GRADO ET AQUILÉE RECONQUISES.

Ce matin, 13 mai, nous ne partirons qu'à neuf heures; avant de monter en voiture, j'ai le temps de visiter Udine.

C'est une petite ville qui plaît d'abord par sa force, par sa vie jaillissant en monuments de tous les âges. Comment ces Italiens du Vénéto sont-ils si riches que de si bien bâtir ? Ils aiment l'ar-

chitecture, ont un besoin d'art décoratif. Au milieu des maisons et des palais qui témoignent du bon goût des siècles passés, de coûteuses constructions modernes cherchent à se faire admirer. Ces formes et ces couleurs perpétuellement variées donnent au promeneur un plaisir physique, une espèce de joie, un rajeunissement des sens. Rues dallées, arcades fermées que de grandes toiles flottantes et jaunâtres abritent du soleil, petites salles sombres des cafés et des restaurants, vues rapides au fond des porches sur des cours intérieures éblouissantes de verdure, jolis profils mats et grands yeux noirs sur des balcons : c'est l'Italie heureuse, l'Italie éternelle, où la vie, comme nulle part ailleurs, est modelée et peinte. Quand je regarde d'enfilade une *via* quelconque, je vois des tours

carrées, des jardins, de grands toits bruns, des façades vertes et rouges, des murs tapissés de lierre, d'humbles maisons, des palais, et tout au fond la façade blanchie à la chaux, à la fois théâtrale et familière, d'une douce église où l'antique paganisme respire aux pieds de la Vierge et du Christ.

J'ai vainement cherché sur les autels des églises d'Udine les vierges de Bellini, mais je les ai trouvées en abondance sur le Marché aux Herbes, qui vendaient des fruits, des fleurs, des légumes et des fromages. Les voilà bien, toujours les mêmes, les colombes de Saint-Marc !

Mais les automobiles s'impatientent. Continuant de visiter la partie méridionale des organisations italiennes, nous devons descendre aujourd'hui jusque sur la lagune et parcourir ses

organisations défensives. Nous irons en bateau sur des horizons charmants, désolés et fiévreux, où il n'a manqué que de construire une Venise... Le programme est parfait. En route !

Belvedere, où le canot à vapeur nous attendait, est un rivage incertain, demi-pourri, au ras d'une immense nappe liquide. Quelques pins de la fameuse *pineta* de Ravenne s'y sont aventurés et semblent des parents accourus pour se lamenter d'un éternel désastre. Nous voilà partis avec un tapage effroyable de moteur pour le pays du silence. Quel décor des époques les plus misérables du monde ! Nous glissons entre la boue et l'eau. Çà et là, sur des bancs de sable, quelques peupliers ou des petites maisons de pêcheurs, pareilles à ce qu'elles étaient au quatrième, au cinquième siècle, plus

pareilles encore au *Pauvre Pêcheur* de Puvis de Chavannes. J'honore en elles au passage l'humble germe de Venise. Et nous atteignons Grado, la perle de ces boues.

Cette charmante petite ville, lumineuse, diaprée, innocente, était hier autrichienne. Tous ses dehors aménagés pour les baigneurs sont assez allemands, mais son cœur, tout en ruelles tortueuses, en boutiques voûtées, en petites places pittoresques, est aimable et précieux dans sa misère comme un coin de Venise. Grado comptait six mille habitants; les Autrichiens ont emmené quatorze cents mâles pour en faire des soldats ou des terrassiers, et n'ont laissé que les vieillards qui demeurent tout le jour assis sur le rivage en regardant la mer.

Autour d'eux, par exemple, voltigent

des nuées d'enfants qui ne s'arrêtent pas de rire. Les patriotes italiens se chargent de les entretenir de si belle humeur. On me mène assister aux repas qu'ils prennent en commun à d'immenses tables. Partout dans l'univers les mêmes scènes; partout des orphelins qu'on ne peut regarder sans avoir des larmes plein le cœur et qui jouent gaiement sur des tombes. Ceux-ci mangent dans un délire de joie leurs gamelles de soupe chaude. « Et nous leur donnons de l'émulsion Scott », me dit avec orgueil le maire de Grado.

A notre tour, nous allons déjeuner au mess des officiers, comme on dirait en France. À toutes les tables de soldats, qu'ils soient anglais, français, italiens, j'ai trouvé durant cette guerre la même gaîté, le même accent d'honneur, le même naturel. Mais les Italiens

ont le plus d'animation. Ces jeunes officiers nous racontent comment les Autrichiens abandonnèrent Grado. « Seules restaient deux femmes terrifiées qui coururent se jeter aux pieds de notre général. — Eh! mesdames, leur dit-il, que croyez-vous donc que vous feront nos soldats? Ils vous feront la cour... — Mais, ajoute avec regret un sous-lieutenant, au bout de quelque temps, on les a expulsées. »

Tous parlent avec une charmante amitié de Gabriele d'Annunzio : « Plusieurs fois, il est venu de Venise en volant s'asseoir à cette place où vous êtes, et partager notre repas. Avec nous, il rit, s'amuse, est simple comme un enfant. » Ils l'aiment et sont fiers de lui.

A les croire, le dialecte de Grado serait la plus douce variété du dialecte vé-

nitien : « Le vrai langage des femmes, un roucoulement de tourterelles. »

Nous allons visiter l'ouvroir des jeunes filles. Elles sont plusieurs centaines dans les salons du premier hôtel de Grado, toutes fenêtres ouvertes sur la mer; elles tricotent, brodent, cousent, font plaisir à voir, et sur un signe de la religieuse patriote qui les commande, voici qu'elles entonnent les hymnes de la délivrance; elles glorifient les morts de Lissa et reportent sur eux la gloire de la frontière italienne élargie. Ces voix d'une race ressuscitée sont bien attendrissantes.

Je les entendais encore, quelques minutes après, quand d'un haut point de Grado, nos amis nous firent voir Trieste. J'aperçus distinctement un toit largement marqué de la Croix-Rouge des ambulances. Cela me rappelait le

regard que, depuis la colline de Pont-à-Mousson, j'ai pu jeter sur Metz. Ces beaux pays et la Lorraine sont éternellement occupés à repousser les mêmes Teutons, dont ils se font une même image. Au douzième siècle, je ne sais quel patriarche allemand s'était emparé de Grado et y avait installé douze chanoines. Le doge Michiel II reprit la ville, fit captifs le patriarche et les chanoines, et ne les délivra que sur promesse de payer à Venise, tous les ans, au jour de Pâques, un taureau et douze cochons (traité de 1162). Cette histoire qui enchante Grado plairait également à Metz ou à Nancy.

Nous sommes remontés en canot et maintenant le fond vers lequel nous glissons, c'est le Carso que nous avons visité hier. Un lourd soleil chauffe le paysage immense d'eaux, de bois, de

maigres ajoncs. Toujours de rares cabanes de pauvres pêcheurs, et puis la petite île de Barbana, espèce de terrasse qui porte un couvent, un clocher, quelques arbres. C'est un lieu mystique, me dit-on; je le vois bien sur sa figure ravissante de douceur et d'humilité. Au soleil couchant, cette île doit paraître une petite Bretonne agenouillée sous les splendeurs de l'Orient! J'ai honte d'avouer qu'à cette minute j'avais oublié la guerre. Bleu du ciel, des eaux, des montagnes là-bas; immense repos; pays sauvage de boues, d'ajoncs, de pauvres paillottes en roseaux. Comment résister aux magies d'une terre qui réveille chez tous ceux qui l'ont aimée à vingt ans un sens spécial, le sens de l'Italie? J'honorais le berceau de Venise, et je cherchais dans les frissons et les nuances du miroir un pres-

sentiment de Saint-Marc. Mais voici que des mouettes se lèvent à notre passage, et les suivant du regard, qu'aperçois-je sur le prochain horizon ? Un drachen qui surveille la lagune. Il nous ramène à la réalité.

Je m'excuse auprès de mes lecteurs de mettre en forme de leçon ce que j'ai vu et compris, et ce qu'il m'est permis de rapporter des travaux de guerre exécutés dans cette région par nos amis et alliés.

La République de Venise avait mis jadis ses soins et son orgueil à relier entre elles les lagunes par un beau système de canalisation. Aux jours de sa décadence, elle le laissa dépérir. Le Tagliamento obstrua de ses alluvions les voies entre la lagune de Caorle et celle de Marano-Grado. Par suite, toute une région, celle de Marano, bien que située sur territoire italien, se trouva coupée

des voies de communication italiennes, ne put entretenir de relations qu'avec l'Autriche et sembla délaissée de la mère patrie. Il en fut ainsi jusqu'à la guerre. C'est une nécessité militaire qui avait provoqué cet abandon. N'était-il pas universellement admis qu'au jour d'une guerre avec l'Autriche, l'armée italienne devrait se porter sur le Tagliamento sans espoir de le franchir, heureuse si elle n'était pas contrainte à reporter sa ligne de défense en arrière, sur le Piave, voire sur l'Adige ? Dès lors, si l'Italie avait en temps de paix établi des voies d'accès facile au Tagliamento, c'eût été non à son profit, mais au profit de l'envahisseur. Tout changea quand les Italiens eurent porté leur guerre bien au delà du Tagliamento, quand tout péril d'une invasion autrichienne de ce côté fut dissipé.

Sitôt le front de bataille consolidé sur l'Isonzo, l'Italie entreprit le grand œuvre de réunir par une ligne de navigation continue Venise, Grado, Aquilée. Les travaux menés avec une magnifique ardeur furent achevés vers la fin de novembre 1915. Trois mois et demi avaient suffi pour que fût établi un large réseau de neuf kilomètres de canaux et de bassins. Sur 6 kilomètres, ces canaux, larges de 22 mètres, peuvent porter des bateaux de 600 tonnes (sur les canaux français ne peuvent circuler en général que des bateaux de 300). De la sorte, Cervignano et Aquilée, définitivement réunis à l'Italie, sont devenus des ports fluviaux tout actifs, tout chargés de l'approvisionnement des armées de l'Isonzo ; et ces profonds canaux relient la mère patrie aux terres déjà rachetées.

Tout en naviguant sur ces voies nouvelles, que les dragueurs continuent de perfectionner, nous visitons, au milieu des marécages, quelques batteries. D'énormes pièces fabriquées par Krupp, mauvaises bêtes enchaînées maintenant, sont prêtes à s'opposer à une attaque par mer ou bien à battre les positions autrichiennes de terre. J'ai vu leurs servants, dans l'intervalle des soins qu'ils donnent à ces monstres, s'occuper à nourrir un rossignol. S'il aime les moustiques, ce petit chanteur peut se régaler. La vie dans ce décor de féerie est simplement atroce. Et la malaria flotte jusque sur Aquilée, qu'elle a toute dépeuplée.

La grande Aquilée où nous atteignons vers le soir n'est plus qu'un petit bourg, mais sa puissance respire encore dans sa basilique. Le lieu est su-

blime par ses proportions. On ne peut que se taire et chercher à entendre les croyances qu'exprime un monument si simple et si grand. Une immense mosaïque du quatrième siècle se charge de faire le discours. Elle représente l'histoire de Jonas, c'est-à-dire de l'immortalité de l'âme, et nous met en plein au milieu des sentiments de l'Église primitive. C'est enivrant d'intérêt, cette pensée qui se déroule dans toute sa fraîcheur et au milieu de laquelle sont portraiturés de nobles personnages, contemporains de Théodore le Grand.

Cette basilique avec ses hautes tours et ses cyprès, semble d'abord une tombe. Je veux dire qu'on la croit immobilisée, fixée au moment qui l'a créée et qu'elle exprime. Eh bien ! non, un soldat vient d'y déposer une tête de Christ qu'il a sculptée dans ses loisirs.

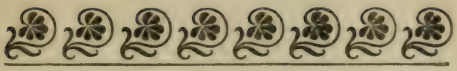
L'œuvre a de la virtuosité et même de la vérité. Ce soldat avait vu avec émotion l'expression de ses frères d'armes dans la mort. C'est bien émouvant, ces deux sous de talent et de bonne volonté ajoutés à ce trésor de gloire et de beauté, et dans la rêverie du retour vers Udine, je me surprends à voir là un symbole de la force éternelle qui sommeille dans cette terre privilégiée.

Les peuples sont difficilement intelligibles les uns pour les autres. Le moyen de se comprendre, c'est de s'aimer. Le curé d'Aquilée, don Celso Constantini, directeur de la revue *Arte Christiana*, nous guidait. En principe, je n'entends guère l'italien, mais comme j'aime tout ce que pense ce prêtre artiste et patriote, je n'ai pas perdu un seul mot de son commentaire.

Quel grand pays, cette Italie qui

construisait Aquilée quand les Germains ne savaient que faire des ruines, et qui se replace aujourd'hui au premier rang des peuples, par le talent de ses terrassiers et de ses ingénieurs ! Nos compagnons italiens, cet après-midi, sur la lagune, avaient parfaitement le droit de nous répéter ce qu'impriment avec tant de complaisance, chaque jour, leurs journalistes :

— Nos armées, comme les légions de Rome, laissent sur leur passage, non pas des ruines (c'est bon pour les *Tedeschi*), mais des ouvrages de la civilisation... Demain, ajoutaient-ils, quand nous vous mènerons dans les Alpes Carniques, vous verrez quelles routes nos soldats ont construites dans les hautes montagnes et jusque dans les neiges éternelles.



V

DANS LES ALPES JULIENNES. — LES TRANCHÉES DANS LA NEIGE. — UN DÉJEUNER CHEZ LES ALPINS ET LES BERSAGLIERI.

Ce dimanche matin, 14 mai, à travers les campagnes semées de mûriers, de vignes, de villas et dont les cyprès parachèvent le caractère italien, nous courons vers la haute muraille neigeuse qui fait le fond de tant de tableaux célèbres. Nous allons visiter les premières lignes de l'armée italienne dans les

Alpes Carniques et l'un des officiers qui nous accompagnent veut bien me donner des explications.

— Vous avez vu, nous dit-il, nos armées opérant dans la direction de Trieste ; vous êtes allés sur le Carso. Rien qu'à regarder la carte, vous vous rendez compte que nous y sommes exposés à des attaques de flanc et d'arrière venant des Alpes Carniques et du Trentin. Aussi, dès le début de la guerre, pour se donner de la sécurité sur le Carso, où nous engagions la majorité de nos forces, Cadorna a dû, tout le long de la frontière, pousser nos détachements dans les hautes vallées, sur les crêtes. Je ne sais pas si l'on pourra vous conduire dans le Trentin (déjà nos amis connaissaient l'imminence de l'offensive autrichienne), mais demain vous irez dans les Dolomites et

aujourd'hui nous allons vous montrer nos postes dans les glaces éternelles des Alpes Juliennes.

Tout en causant ainsi, nous admirions dans la campagne mille détails dignes de la Toscane : sur une colline, une tour carrée avec loggia ; à la sortie d'un village, une madone peinte dans un encorbellement très pur ; puis la charmante bourgade de Gemona, tapie comme dans un nid dans un giron des Alpes. Nous rejoignons le large et grandiose Tagliamento. A Venzoni, une église et une maison municipale, réussites d'art qu'on est émerveillé de trouver dans un endroit si modeste, nous obligent (dussions-nous nous mettre en retard) à descendre de voiture.

Dans ce pays, la guerre ne parvient plus, comme elle fait en France, à occuper seule nos esprits, et pourtant, de

tous côtés, des baraquements pour soldats nous ramènent à l'idée essentielle.

Maintenant nous remontons la vallée de la Fella, et la sauvagerie commence à se mêler à la grandeur. Voici Poggio Udinise, église, couvent et terrasse, noble ensemble italien exposé sur un mamelon, au-dessus du fleuve, au-dessous des montagnes. Je cherche à dégager d'un trait le caractère du paysage, au long de cette route de Vienne. Bordée de cytises en fleurs, elle semble un adieu de l'aimable Italie que l'on quitte pour entrer dans les sapinières du Nord. Au milieu d'éléments connus, chatoye un mystère nouveau. C'est une beauté composite où semblent se mêler deux voix. Deux voix ? non pas ; la carte du pays et ces noms de lieux italiens, allemands et slaves, invitent à découvrir trois veines, trois génies,

trois amours dans ces frontières disputées.

Il pleuvait à verse, quand nous arrivâmes à Chiusaforte où s'ouvrent le val de Raccolana et la route militaire audacieusement poussée vers les cimes à travers ces sauvages solitudes.

Forêts, immenses falaises, noirs abîmes, cascades, chacun de nous depuis le début de la guerre vous entendit maintes fois nommer. Il est tout le temps question de cette route dans les communiqués italiens. Comment nos amis ont maintenu la possession de leurs frontières contre les attaques persistantes de l'ennemi qui veut pénétrer dans cette haute région, et de là les menacer de flanc ; comment leurs tirs d'artillerie, leurs hardies incursions d'infanterie ont troublé les communications autrichiennes le long des val-

lées du Gail et du Haut Fella; comment ils ont détruit le fort Hensel et endommagé le fort du Predil, puis sur le haut Isonzo conquis la conque de Plezzo jusqu'aux pentes du Monte-Rombon et occupé en partie le massif de Monte-Nero : vous en trouverez tous les détails, toutes les précisions sur les cartes et dans les documents imprimés. Si je puis vous servir, c'est pour vous donner le sentiment des efforts dépensés par nos amis. J'ai respiré quelques minutes le climat de leurs hautes tranchées. Montez avec nous dans l'automobile qui gravit les audacieux lacets d'une route où des nuées de terrassiers achèvent de travailler.

Ici serpentaient quelques rares sentiers de chasseurs et de contrebandiers. Les premiers convois de mulets qui s'y hasardèrent sentirent le terrain céder

sous leurs sabots et glissèrent dans l'abîme au milieu d'une avalanche de cailloux. Y faire passer de l'artillerie lourde? Les Autrichiens ne soupçonnaient pas que le projet pût être conçu. Aujourd'hui, écoutez le chant de triomphe que Luigi Barzini dédie à la route carrossable du val de Raccolana :

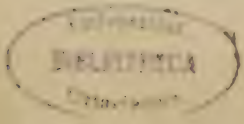
« Il semble que la route monte à l'assaut ; elle passe d'un flanc à l'autre, avec ce serpentement ascendant, rétréci et fou, qui est celui de certaines fusées. Elle monte, monte encore, taillée dans le roc ; elle s'accroche à de véritables murailles ; sur certains points, elle semble de loin un zigzag tracé sur un mur gigantesque. Nul parapet encore ; à peine est-elle plus large que la voiture, dont les roues, habilement guidées, laissent leurs traces à quelques centimètres de l'abîme. En se penchant,

on aperçoit le scintillement vif de l'eau, qui jaillit au bas, dans l'ombre, parmi les roches lavées, autour desquelles elle met d'effervescents colliers d'écume. Les lacets parcourus peu auparavant sont là, sous nos pieds, à pic, bien loin de nous. Derrière ou devant nous, la route semble toujours trop étroite pour qu'on y puisse passer, et l'on a l'impression qu'on va être d'un moment à l'autre projeté dans le vide ; à chaque détour, elle échappe au regard, disparaît ; ce n'est plus qu'une entaille au delà de laquelle il n'y a plus rien... »

Étrange guerre ! On est tout au vertige des abîmes, aux splendeurs d'un paysage à la Manfred, à la curiosité de ces « marches-avant », « marches-arrière » que chaque tournant nécessite, et voici que des ennemis, que nous ne voyons pas plus qu'ils ne nous voient,

prétendent expédier par-dessus ces sommets de glace, par-dessus les aigles, des obus dont ils ne sauront jamais l'effet... S'ils parviennent à briser ce mince sentier, à rompre cette corde qui asservit la montagne, ce n'est plus la peine de s'étonner des Indiens de Gustave Aymard qui coupent avec une carabine, à deux cents mètres, les liens d'un prisonnier attaché au poteau de guerre... Nous abandonnons la voiture pour faire taire ce bruit de moteur qui s'en va au diable appeler l'attention des artilleurs autrichiens, et nous cheminons sous la pluie, à travers la neige, les rochers et les maigres bois de sapins.

Voici quelque chose d'étrange, quelque chose qui semble un compromis entre nos petites tonnelles de banlieue et les villages nègres, quelque chose de



gai comme les kiosques de jardin et de sinistre comme les temples de Moloch. C'est un camp sous les sapins et le brouillard. De grandes nuées flottent accrochées dans les arbres ; les hommes sont terrés dans des abris tout noirs ; les élèves aspirants étudient dans une petite classe, si sombre que j'ai peine à distinguer les livres ouverts sous leurs yeux...

Nous poursuivons notre route, en nous défilant, jusqu'à la première ligne.

Là, devant nous c'est l'espace neutre, un terrain brutalement déboisé. D'immenses sapins abattus gisent pêle-mêle au milieu des fils barbelés. Tout pourrit, tout se tait, tout menace. Vaste glacis d'épouvante, le plus large et le plus blafard que j'aie vu; vraiment un lieu sans espérance.

Et sans interruption, au fil des crêtes inaccessibles, se développe l'immense travail poursuivi à travers la plus dure saison, sous le feu tâtonnant de l'ennemi.

En revenant sur nos pas, nous rencontrons au milieu des arbres, un petit autel décoré de branchages et tout planté de plusieurs centaines d'images de piété. Un soldat de Syracuse avec qui je cause me dit que ses camarades les viennent placer là en faisant des vœux. Que ne puis-je entendre ces supplications ! C'est peu de voir les décors ; on voudrait connaître les âmes.

En voici l'occasion. Nous avons l'honneur d'être invités à la table que président le colonel de ces alpins et le colonel de ces bersaglieri, entourés de leurs jeunes officiers. C'est au milieu des neiges une baraque en bois, aux

étroites fenêtres. Là-dedans un poêle qui ronfle, une table en fer à cheval, des bancs, des petits drapeaux italiens et français, un appétit, une gaieté, le bruit du bombardement! Ah! les charmants soldats! d'une fantaisie, d'un ressort, d'une vivacité! si prestes, si jeunes! et tous d'une finesse!

Je note des morceaux de dialogue.

— Vous admirez notre route? Elle était nécessaire. Vous connaissez l'histoire du Petit Poucet. Il mettait derrière lui des cailloux blancs; il voulait avoir son chemin bien tracé dans son dos. Les soldats sont des Petit Poucet; pour qu'ils avancent, il leur faut derrière eux un chemin bien organisé.

— Vous demandez ce que nous faisons ici? Nous y sommes pour voir, pour battre l'artillerie ennemie qui est de l'autre côté, pour nous protéger et

nous mettre un peu au large. Vous pensez que nous prenons des sommets qui ne permettent d'aller à rien ? Alors pourquoi nous les prenons ? Pour boucher les yeux de l'adversaire et pour avoir nous-mêmes des regards plus nombreux.

Et ce bout de dialogue avec un tout jeune sous-lieutenant :

— Vous êtes bien, ici ?

Il rit, d'un air parfaitement heureux, mais qui laisse voir une arrière-pensée.

— Qu'est-ce qui vous manque. Vous avez un colonel qui est un père.

— Un père, c'est vrai ; mais je voudrais embrasser ma mère.

— Et puis quoi ?

— Je voudrais embrasser une jeune fille.

— Toujours la même ?

— Non, toutes les jeunes filles.

Il nous fait le portrait de celle qu'il préfère, et ne manque pas de noter qu'on dirait une Parisienne.

Si vous ne les trouvez pas aimables, dites-vous que c'est la faute du peintre. Ils sont vrais, spontanés, pleins de familiarité et de feu. Ce serait bien tentant de faire un parallèle entre les jeunes officiers français et italiens, mais même en me bornant aux jeunes gens, je craindrais de paraître prendre trop de liberté. Pour m'en tenir à l'essentiel, il me semble que l'Italien a une aisance, un abandon qui ne se trouvent pas chez un lieutenant français tout ramassé, concentré dans la forme militaire, et marqué par l'âpreté d'une longue guerre. Ici chacun suit davantage l'impulsion de sa nature propre. Nulle tristesse d'ailleurs d'une vie singulièrement dure pour les en-

fants d'un climat divin. Pensez à des citoyens de Syracuse logés à quinze cents mètres dans des trous de neige ! Et puis Verdun les remplit du plus amical enthousiasme. Quand on les quitte, on quitte des amis, et l'on fait sincèrement le rêve de retourner à la Villa Nevea.

VI

UNE JOURNÉE AUTOUR DE GORITZ. LES VILLAS DU VENETO.

Voici déjà plusieurs semaines de cette promenade et maintenant, quand je me la rappelle, il me semble qu'on m'a conduit de palais en jardins pour me permettre d'entrevoir de loin une princesse prisonnière que les chevaliers, tout un peuple, ont juré de délivrer.

La captive est bien gardée. D'abord un large fossé, l'Isonzo. De l'autre côté,

un haut mur, la montagne, tantôt à pic sur le fleuve, tantôt à quelques kilomètres en arrière. Où qu'on veuille franchir l'Isonzo, on rencontre cette barrière, très haute, escarpée, imposante. La forteresse pourtant a une porte, la vallée de Vipacco. C'est là qu'est Goritz, Gorizia, comme disent nos amis. Mais pour garder cette porte, la nature s'est faite complice des Autrichiens ; elle a placé en avant les brusques hauteurs du Podgora, auxquelles s'attachent un fouillis de collines, puis le mont Sabotino, sombre, imposant. Tout ce système de crêtes, j'allais dire tout ce cortège de duègnes, est armé à outrance et surveille l'horizon.

Aussi que de précautions dans nos approches ! A travers ce charmant Frioul, radieux de soleil et de pluies

printanières, nous sommes allés de villa en villa rejoindre des chefs qui nous menaient dans leurs observatoires, d'où nous apercevions, toujours par des judas, en écartant des roses et des jasmins, quelque nouvel aspect de la ville désirée.

Mais je perds le ton d'un récit de guerre. C'est la faute de ces pays d'enchantement. Appliquons-nous à prendre une manière plus desséchée.

En quittant Udine, le matin du 15 mai, nous avons d'abord traversé Cividale où, sur la haute rive du Natisone, repose, dans une position sauvage, une petite salle byzantine, toute précieuse, dont la partie basse est boisée en style rococo. C'est absurde, et c'est d'une grâce ! J'admire les Italiens de respecter ces assemblages que les siècles ont composés au mépris de

toute logique et qu'il serait déraisonnable de vouloir ramener à l'unité de style. Je les admire, je les envie, je les propose en modèle. Aucun d'eux, jamais, fût-ce d'un souffle, n'a détérioré la parure de son pays. Quand je vois avec quelle intelligence, sans rien de trop, en laissant à la beauté toute simplicité et familiarité, l'Italie préserve les monuments de son génie religieux, je songe avec horreur aux méchants que je n'ai pu convaincre d'épargner les petites églises de France.

Le sens de l'art décoratif est répandu chez les Italiens avec une prodigalité dont nous n'avons en France aucune idée. Je m'en suis assuré en visitant les divers chefs de leur armée. De même que chez nous les états-majors habitent souvent des châteaux de village, leurs généraux sont amenés à se loger dans

les plus agréables villas du pays vénitien, et ainsi, sans m'écarter du programme qui m'était tracé, j'ai pu étudier ce qui subsiste des cassines italiques et de leurs délices. « Et là je trouvai les plus beaux lieux du monde, belles galeries, belles prairies, force vignes et une infinité de cassines à la mode italique par les champs plein de délices. » Ainsi parle Rabelais. Il semble définir le pays de Goritz.

Près d'Ipplis, le général Garioni habite au milieu d'un parc une petite maison dont les chambres sont ornées de fresques encadrées dans des stucs, les parquets peints et les plafonds formés de poutres apparentes. Des arbres parfumés s'inclinent sur une terrasse où l'on voudrait relire l'Arioste. C'est un séjour, comme ceux que le poète remplit de fées et de chevaliers, mais les

fées se cachent et les chevaliers font sonner la trompe de l'automobile. En route pour le Corada.

Nous sortons de la vieille Italie et dans le moment où nous entrons sur le territoire reconquis nous longeons les baraques où a flotté le drapeau jaune du choléra. Aujourd'hui c'est fini et le mal vaincu a dû abaisser son sinistre pavillon. Tout autour s'étend un paysage puissant et joyeux, rempli d'épaisse verdure. La plus humble maison a son berceau de roses et sa treille de vigne.

La route s'élève dans des sites vosgiens. Elle a été construite en 40 jours pour porter au Corada l'artillerie lourde, et d'innombrables casseurs de pierre continuent à la solidifier. Les Italiens ne cessent d'insister sur ce genre de travaux qu'ils multiplient dans la zone de guerre et auxquels ils excellent.

« Voyez, disent-ils, quand la charrue ramène au jour un marbre sculpté, une mosaïque, une dalle de route, on dit aussitôt : c'est que Rome a passé là. Un pont, un chemin, un amphithéâtre, un temple, un port, voilà les merveilleuses traces des légions romaines. Et nous sommes toujours les soldats de la civilisation. »

Du Corada, nous apercevons l'Isonzo, large et caillouteux, puis en arrière, sur une colline de sapins, le château de Goritz avec la ville au pied.

— Prenez cette lunette. Distinguez-vous les maisons ? Un peu à l'écart, ce grand bâtiment d'une blancheur éclatante, c'est le couvent de Castagnevizza qui contient les tombes de Charles X et du comte de Chambord. Cette branche vous gêne, mais en même temps elle nous masque. Les Autri-

chiens sont en face. Attendez, d'ailleurs, nous allons nous rapprocher.

Et la course continue. Nous voici maintenant sur les montagnes, au-dessus de la vallée sauvage du Moyen Isonzo, et c'est vrai que d'ici Goritzia est plus belle. Cette grande tache blanche avec toit rouge, au delà de la ville, c'est le couvent des Franciscains et les tombes de nos rois, et sur la droite s'étendent la lagune, puis la mer, bleuâtre à l'extrémité de ce bleu.

La position parle toute seule. Les Autrichiens occupent, en arrière de la ville, ces hauteurs d'où ils peuvent l'écraser.

— Dès maintenant, me dit un officier, nous pourrions nous jeter dans la ville ; par la plaine, nous en sommes à 1.200 mètres, et en dépit du fleuve, la difficulté serait moyenne ; mais com-

ment y rester? Il faut de toute nécessité prendre d'abord les hauteurs. Nous y travaillons, et déjà nous occupons en grande partie le Podgora.

Quand nos amis occuperont tout le Podgora, ils posséderont un incomparable observatoire d'artillerie, et pourront commencer le nettoyage des hauteurs autrichiennes. Mais en outre il leur faudrait le Sagrado.

— Pourquoi n'irions-nous pas tout de suite au Podgora?

— Cet après-midi, on pourra vous conduire dans cette direction; mais il fallait vous montrer d'abord ces collines qui sont si belles... Ah! si vous les aviez vues au début de la guerre, avant que nous eussions ouvert des tranchées! Nous avons ruiné des merveilles.

A une heure, déjeuner au quartier

général de la division, chez le général comte Ruggeri-Laderati, figure bien caractéristique de gentilhomme, de diplomate et de soldat, et puis en route, derechef.

Nos voitures courent à travers une plaine battue de tous les côtés, au milieu des villages déserts et des champs rendus à la plus luxuriante sauvagerie. C'est la route de Goritz, et nous courons vers le fameux Podgora, tout rouge au milieu des collines de vignes.

— Comme il est sanglant, me dit un Italien : il a coûté tant de milliers d'hommes !

Nous avons pénétré dans une villa abandonnée, et, cette fois, c'est du milieu d'un jardin parfumé, fleuri, chantant, que nous observons Goritz, dont nous ne sommes plus qu'à 3 kilomètres. Les fleurs et les arbres s'enivrent

de liberté; les oiseaux tapagent, et les jeunes Italiens, étendus dans les hautes herbes, qui seules nous cachent aux batteries ennemies, se laissent aller au plaisir de se raconter.

Un tout jeune officier décrit une visite qu'il a faite de nuit aux premières lignes : de part et d'autre, Italiens et Autrichiens échangeaient des coups de fusil, s'interpellaient, soudain, le rossignol se mit à chanter, et un grand silence s'établit.

Un tel sentiment de la guerre serait impossible en France. Il offenserait et d'ailleurs semblerait pédant. Ici, il s'accorde avec ce prodigieux décor de volupté, et paraît bien sortir tout naturellement du fond des êtres. Je songe à ces motifs décoratifs issus de l'Orient que j'ai vus dans la crypte d'Aquilée, et j'admire de retrouver leurs enlace-

ments de roses et de rossignols dans la pensée de ce jeune officier.

Vous aimeriez, j'en suis sûr, que je m'élève dans la hiérarchie des êtres et que je vous aide à connaître l'esprit de ceux qui mènent le combat. Je n'ai pas le droit de vous retracer les propos, non plus que de vous faire le portrait des chefs dont j'étais l'hôte. Voici pourtant quelques sentences que j'ai copiées, ce jour-là, dans un observatoire d'artillerie. Disposées d'une manière fort agréable, elles décoraient les murs et se proposaient à la méditation des officiers et des soldats :

Les obstacles sont les faillites de la volonté.

Moi et le temps, nous viendrons à bout de tout.

Où il y a de la volonté, il y a un chemin.

Des obstacles sont en fuseaux. (C'est-à-dire, n'est-ce pas, croissent et décroissent, sont tour à tour amincis et renflés.)

Après avoir indiqué ce qu'il y a chez tout Italien de la manière de Gabriele d'Annunzio, il fallait montrer ce qu'il y subsiste de Mazarin, pour que nous ne perdions pas de vue qu'un d'Annunzio et un Mazarin s'accordent, s'harmonisent, sont faits du même métal comme les deux faces d'une médaille.

VII

CHEZ LE GÉNÉRAL CADORNA

Le 15 mai, sur la fin de l'après-midi, après notre excursion autour de Goritz, nous avons été reçus au *Comando Supremo* par le général Cadorna. Depuis notre arrivée dans le Frioul, le général avait été absent. Ce même jour, il revenait du Trentin. Nous étions heureux d'approcher l'homme auprès de qui, à cette minute, on peut le mieux connaître ce que peut l'Italie.

D'après la Constitution, le roi commande l'armée. Le général Cadorna porte simplement le titre de chef de l'état-major général ; mais cette armée, c'est un outil qu'il a façonné, forgé, épuré, l'on peut dire créé. A toutes les époques et dans tous les pays, le chef militaire, s'il n'est pas en même temps le chef politique, doit se battre sur deux fronts. A l'avant et à l'arrière. Entendons-nous, je veux dire qu'il doit persuader les hommes du pouvoir civil de lui donner ses commodités pour vaincre les ennemis, en même temps qu'il fait face à ceux-ci. Cadorna, d'une vieille famille militaire, impétueux et qui n'y va pas par quatre chemins, plaît à son roi, honnête homme qui aime les honnêtes gens, et s'impose à toute la nation par l'autorité que toute l'armée lui accorde.

Dans la pièce de rez-de-chaussée où nous avons été immédiatement introduits, nous avons trouvé le général Porro, sous-chef de l'état-major général, à la table de qui nous avions déjà eu l'honneur de nous asseoir. Il y avait là aussi notre très distingué et très agréable confrère, M. Albertini, directeur du *Corriere della Sera*.

Le *Corriere* est un journal de nuance conservatrice, mais si bien fait que tous les partis le lisent. Son action a été décisive dans la période des incertitudes qui précédèrent cette guerre. S'il était raisonnable de chercher à ramasser en quelques noms une histoire si complexe, je dirais : Albertini a fait l'éducation de l'esprit public ; les Garibaldi ont engagé les événements d'une manière qui ne permettait plus de reculer ; Annunzio a

tout précipité, tout paré de beauté. Quand le roi appela Albertini à siéger au Sénat, le prince de Bülow fit un formidable effort pour que la haute Assemblée ne ratifiât pas ce choix; mais la tentative du corrupteur allemand ne réussit qu'à offenser et irriter davantage les patriotes italiens. Nous avons été heureux d'exprimer toute notre amitié à Albertini.

Le général Cadorna prévenu n'a pas tardé d'arriver. Ce qui frappe d'abord en lui, c'est l'expression de fermeté et de bienveillance.

La conversation générale roula sur les visites que nous venions de faire au Carso, à travers la lagune de Grado, en Carnie, autour de Goritz, et puis longuement sur Verdun. L'un de nos hôtes nota comme une opération inévitable et utile que les Français

avaient dû reculer de quelques kilomètres avant d'engager à fond la bataille défensive. Mais je m'abstiens de rapporter notre entretien, encore qu'un Cadorna ne dise que ce qu'il accepterait que l'on redît. L'intérêt de notre audience se trouve en dehors des mots, dans l'atmosphère de bel ordre, de confiance et de sérénité qu'on respire au grand quartier général et dans la courtoisie, le calme du Chef qui voulait bien nous donner une part de son temps dans cette après-midi du 15 mai.

Le 15 mai après-midi ! Remarquez cette date et cette heure. C'est l'instant où les Autrichiens, après une canonnade terrible, commencée le 14 au matin, lancent, de l'Adige à la Brenta, leurs attaques d'infanterie.

Cadorna les attendait. Depuis des

mois il les voyait masser des troupes dans le Trentin. En vain, au début de mai, avaient-ils tenté de l'égarer par une violente attaque contre Monfalcone, sur l'Adriatique. Il n'avait voulu voir dans cette diversion sur sa droite que la preuve d'une agression imminente sur sa gauche, et quittant l'Isonzo, il avait en personne gagné le Trentin.

Mais si la manœuvre des Autrichiens était prévue, peut-être que la puissance de leurs moyens dépassa toute attente.

Le camp retranché de Trente a la forme d'un bastion dont l'angle extrême n'est séparé de la plaine italienne que par une distance de 15 kilomètres à vol d'oiseau. La ligne en est jalonnée de forts, distants l'un de l'autre de 2 à 3 kilomètres et placés à

des altitudes qui dominent la mince bordure de montagnes laissée à l'Italie. Depuis un an de guerre, les avant-postes italiens s'étaient poussés peu à peu jusqu'au pied de ces forts et, avec de grosses pièces hissées dans la montagne, ils en avaient battu et fracassé les coupoles. Les forts depuis de longs mois ne répondaient plus. La montagne autrichienne faisait la morte ; elle ne l'était pas. Dans ces cavernes transformées en casemates, l'ennemi avait amassé peu à peu une formidable artillerie, deux mille canons de tous calibres, c'est-à-dire rien moins qu'un canon tous les cinq mètres, parmi lesquels plusieurs mortiers de 420.

Le 14, au matin, ils commencèrent leur canonnade d'une effroyable intensité. Le 15, après-midi, elle cessa ; et l'infanterie s'élança à l'assaut des po-

sitions italiennes bouleversées. C'était l'heure où le général Cadorna nous recevait. Sans nul doute, il avait déjà conclu à la nécessité de rompre largement pour soustraire ses troupes à un ouragan d'explosifs et pour n'accepter le combat que sur des positions favorables.

« Les Autrichiens ne pourront pas amener avec eux en montagne cette formidable artillerie qu'ils ont passé de nombreux mois à mettre en position. Ce seront leurs colonnes qui dès lors tomberont sous le feu de nos positions défensives. » Ainsi raisonne le général et là-dessus il établit les lignes générales d'une nouvelle action. Mais dans l'intérieur de ce plan, que de circonstances peuvent intervenir ! S'il vient d'apprécier les forces de l'ennemi en artillerie, il ne peut pas en-

core se faire une idée certaine des forces d'infanterie dont il commence à supporter le choc. Il ignore sans doute ce qu'aujourd'hui nous savons : que l'Autriche a concentré en face de lui trente-huit divisions d'infanterie dont dix-huit entre l'Adige et la Brenta ; que ces dernières ne comprennent que des troupes d'élite rompues à la guerre de montagne ; que dans chaque bataillon l'effectif a été porté à mille hommes, et le nombre des mitrailleuses élevé de huit à trente-deux ; que certains de ces régiments d'infanterie possèdent des canons spéciaux de 42 millimètres traînés par des chiens. Et puis, fût-elle la meilleure, sa décision ne manquera pas de soulever de l'émoi dans le peuple, des critiques chez ses rivaux et des intrigues dans le Parlement. Il prend ses responsabilités et nous ne

voyons de cette heure tragique que le calme impénétrable du chef.

On servit un goûter, puis nous sommes passés dans le jardin où quelques photographies furent faites.

Le général Cadorna s'intéressait avec une parfaite courtoisie à connaître l'emploi de nos journées et si nous étions satisfaits des itinéraires que l'on nous avait ménagés. Les sentiments que nous exprimions pour les troupes que nous avions vues et pour les difficultés du terrain, il répéta à plusieurs reprises qu'il les écoutait avec une vive satisfaction. C'était un hôte courtois ? Non pas, c'était un chef recevant des alliés et tenant son rôle de réservoir de confiance.

Le calme de Cadorna et de Porro, leur courtoisie, leur liberté d'esprit tandis que dans cette crise, après avoir

avisé au mieux à la situation, ils nous donnaient l'audience qui avait été fixée à l'avance et qu'il n'eût pas été sans inconvénient de décommander, demeurera dans ma mémoire comme une leçon exemplaire.

C'est une belle faculté de savoir se distraire des idées les plus obsédantes pour accorder quelque attention à des soins secondaires ; c'est également une belle faculté de savoir supprimer en soi beaucoup de sentiments et d'émotion qui ne servent de rien : ce gouvernement de soi-même compose en partie le génie d'un chef suprême qui doit voir les choses dans leur réalité crue et nue, et cependant rester impénétrable, afin de propager, toujours et quand même, autour de lui, une confiance favorable à l'action.

En quittant le *Comando Supremo*,

nous nous sommes rendus à une réception que nous faisaient l'honneur de nous offrir les députés et les sénateurs du Frioul. La plus entière sécurité patriotique y régnait, qui s'exprima dans les discours qui nous furent adressés aussi bien que dans la réponse, de tous points parfaite, de Barthou. C'est dans de telles circonstances que l'on mesure la vertu de la sérénité des chefs, combien il est utile et nécessaire que les chefs soient des faiseurs de calme, dans une guerre où les vicissitudes nécessairement seront nombreuses et où les paniquards, dénonciateurs, vociférateurs, avec leurs à-coups, ne servent qu'à relever le moral de l'ennemi et à gêner ceux qui sont chargés de la défense nationale.

VIII

DANS LE CIEL DE LA PETITE VILLE. — LES MAGASINS MILITAIRES. — LES DOLOMITES. — AUTOUR DU LAC DE MISURINA.

Ce matin, à quatre heures, des appels de sirène, une deuxième, une troisième détonation formidables réveillent la petite ville d'Udine. D'un bond je suis à la fenêtre. Les batteries de la défense ouvrent joyeusement un feu infernal. Dans les rues flotte encore un peu de nuit, mais là-haut, l'im-

mense azur resplendit de jeunesse. Où sont-ils les avions d'Autriche ? Les touffes légères que forment dans le ciel les projectiles qu'on leur lance par viennent à me les désigner. Un, trois, cinq, huit, j'en compte une dizaine, disposés en deux constellations. Quelques fenêtres, çà et là, s'entr'ouvrent. Sur la place, des curieux apparaissent qui, à chaque détonation, s'éparpillent en courant sous les arcades. Mais soudain voici la maréchaussée du ciel. Du lointain, à tire d'ailes, accourt la bande minuscule des avions italiens. C'est grandiose, cette faiblesse poursuivant le crime. Rudes petits oiseaux à cervelle humaine ! Udine qui les voit et les aime multiplie ses tirs. L'immense azur, à toutes les hauteurs, est semé de flocons lents à se dissiper. Mais rien ne dégringole.

Dans la ville bombardée, je distingue des points de rumeur. Des pompes à incendie passent à grand fracas, puis des voitures d'ambulance, un enfant blessé autour de qui tourbillonnent d'autres enfants. Mais là-haut, c'est toujours le grand ciel bleu marqué de touches légères de craie. Les avions ont beau faire deux kilomètres à la minute, ils n'en semblent pas moins immobiles. Est-il possible qu'un spectacle si nouveau, d'un si prodigieux intérêt, dans un décor d'entre ciel et terre, ennuie si vite ? En moins d'un quart d'heure, je ne songe plus qu'à me rendormir.

A sept heures, le général Porro, avec une bonne grâce dont nous sommes profondément touchés, vient à cheval, comme par hasard, s'assurer que ses hôtes sont intacts. Il nous donne des

nouvelles précises. Quelle niaiserie de massacrer à grands frais quelques civils désarmés. S'il était nécessaire de chauffer l'idée de la guerre dans ces régions, les Autrichiens s'en chargeraient. A huit heures, quand notre petit groupe sort d'Udine, il me semble que la population salue les Français avec plus de sympathie encore.

Nous partons pour les Dolomites. Notre chemin, au début, c'est celui que nous avons pris l'avant-veille pour aller déjeuner avec les alpins à la Villa Nevea. En cours de route, dans un cirque de hautes montagnes, nous trouvons des baraquements, les magasins du corps d'armée de la Carnie. On nous invite à les visiter, comme chaque jour — mais je crois inutile de rien préciser — nous avons fait dans les diverses armées où nous circulions.

Boulangeries (à mon goût, le pain des soldats italiens vaut mieux encore que le nôtre et que celui des Anglais), approvisionnements de chaussures, de lainages et de tous vêtements; grands parcs où s'entassent les sacs à terre, les fils barbelés et le reste; ateliers de réparations : voilà peut-être où l'on peut le mieux juger la force de résistance d'un pays en guerre. Les chefs italiens aiment à faire voir ces richesses et ce bel ordre; ils n'en cachent pas leur fierté.

Sans doute, ce ne sont pas là les immenses docks que j'ai visités interminablement à l'arrière des armées anglaises! Mais nul pays n'a les ressources de la Grande-Bretagne, et le soldat italien n'a pas les besoins du Tommy. En moins d'un an, nos amis les Italiens ont fait, dans la mesure

nécessaire, aussi bien que personne. Tout était à créer. Ce pays, avant cette guerre, ne connaissait pas le service militaire général, bien qu'il existât en principe, parce qu'en fait on ne mettait dans l'armée qu'une partie du contingent. Au mois d'août 1914, les magasins étaient encore vides de la guerre de Libye; l'artillerie, dépourvue de ses pièces essentielles de tous calibres; la cavalerie, sans chevaux; l'infanterie, sans munitions. En neuf mois de travail, Cadorna tira de ce chaos des troupes de choix.

Une vraie richesse pour l'armée italienne, c'est l'abondance et l'excellence de la main-d'œuvre dont elle dispose. Les terrassiers italiens sont les premiers du monde. Le général Sanna, maigre, haut, bronzé, un Sarde de Cagliari, qui commande une division ca-

labraise, me disait que ses hommes construisent les baraquements avec une habileté extraordinaire, parce qu'ils sont du pays des tremblements de terre.

A quelque race qu'il appartienne, un chef de magasins s'attache aux richesses qui lui sont confiées, et tend à ne plus vouloir les lâcher. Je crois que, si j'avais été dans l'intendance, je serais tombé dans ce travers. J'ai beaucoup admiré cet officier italien qui me disait : « J'ai là des vaches pour la nourriture des troupes; mais, avant de les abattre, je veux qu'elles me donnent des veaux. » Quand nous sommes passés, il se préoccupait de trouver des taureaux, afin de constituer un magnifique troupeau à l'armée, et parce que la viande du veau est plus agréable au soldat que celle de la vache...

Après avoir remonté le Tagliamento

jusqu'aux neiges qui lui donnent naissance, au travers d'admirables paysages, où nous croisons de jeunes régiments et de beaux mulets chargés de sacs, nous sommes passés de la Carnie en Cadore.

Pieve di Cadore est la patrie du Titien. Sur sa maison natale nous lisons : « *A Titien qui par l'art prépara l'indépendance de sa patrie.* » Voilà qui grandit de la manière la plus vraie le rôle des artistes. On peut se nourrir d'une telle pensée non pas toute la journée, mais toute la vie. Je crois qu'elle m'a distrait de regarder les détails de la route, l'une des plus belles pourtant qu'il y ait dans le monde. Il faudrait la suivre à pied pour sentir pleinement cette perpétuelle alliance de grâce et de sauvagerie. Des mélèzes, des sapins, un ciel d'azur, d'immenses

solitudes et de toutes parts des montagnes extraordinaires, bien que pareilles les unes aux autres. Ce sont des pyramides, mais auprès d'elles la pyramide de Chéops semble une réduction d'étagère. Coiffées de glace, elles descendent presque à pic d'une hauteur de trois mille mètres dans les verdures des vallées. La nature, qui s'est préoccupée de les sculpter, a voulu aussi les peindre. Leurs grandes surfaces planes sont striées de rose.

Après un long trajet au milieu de ces belles étrangetés et convulsions de la montagne, nous sommes arrivés dans un merveilleux coin de verdure et de luxe, dans la petite cité de Cortina d'Ampezzo, qui n'est qu'une touffe de villas et d'hôtels. Les étrangères qui s'y pressaient se sont envolées comme des perdrix quand les coups de fusil reten-

tirent, mais le décor de leur vie élégante subsiste et les vieux musiciens qui égayaient le déjeuner où les officiers voulaient bien nous accueillir n'étaient-ils pas un débris de ces troupes de tziganes qui, aux jours heureux, remplissaient de leurs flons-flons ces hôtels cosmopolites ? Ils nous jouèrent les airs nationaux d'Italie, de France, d'Angleterre, de Russie, de Serbie ; les plus jeunes d'entre eux avaient pris le fusil et rompu leur mariage avec l'Autriche. « Si ta femme est méchante, apprends-lui la chanson ; voici comme on la chante avec un bon bâton. Flon-flon. »

Après déjeuner, vous devinez bien que nous sommes allés au Passo delle Tre Croci et au lac Misurina, lieux célèbres dans tout l'univers par leur beauté. Là encore, les bâtiments des

hôtels déserts subsistent à peu près, car ils appartiennent à des banquiers de Vienne et représentent des millions que les Autrichiens s'abstiennent d'anéantir; là encore, cette étrange impression de voir la guerre atroce courir au travers de ces fumoirs, de ces kiosques, de ces terrasses, de toutes ces promenades étiquetées par les sociétés d'excursions.

Il est aisé de transcrire d'après les communiqués officiels qu'en Cadore furent conquis le haut Cordevole jusqu'à Cherz, et la conque de Cortina di Ampezzo, avec les massifs de la Tofana et du Cristallo; que par là fut interceptée la route importante des Alpes dolomitiques, construite par l'Autriche pour abréger les communications entre Toblach et Trente; qu'en outre les Italiens ont poussé des pointes d'occu-

pation menaçantes dans les hautes vallées de Rienz et de Sexten, à peu de distance de la grande voie de communication autrichienne de la Val Drava. Pour le savoir, vous n'avez pas besoin que personne aille se promener là-bas; ce que vous attendez de celui qui s'est renseigné sur place, c'est qu'il vous donne une idée des efforts italiens, un écho, une couleur de « l'Alpe homicide ».

Mais d'abord je m'excuse de venir auprès de ces grandes beautés, sans dégager leurs âmes, sans donner une voix à l'attachement que toujours elles montrèrent pour la République vénitienne. Je devrais marcher dans ces montagnes en chantant les hymnes que leur dédièrent Annunzio et Carducci.

Et puis leur chaos, vous l'ai-je fait

voir ? Il y a là des sillons dans lesquels le soleil d'été ne descend que quelques heures, des sillons où l'hiver est éternel aussi bien que sur ces hauteurs dont les glaces ne fondent jamais. Comment suivre les soldats dans ce labyrinthe, dans ces milliers de plissements où des routes muletières, des sentiers grimpent et cherchent un débouché sur les plateaux de la haute montagne et parfois jusqu'aux glaciers ?

La guerre se noue de vallon à vallon, se prolonge dans les cols, se disperse, se fait guérilla, s'éparpille en actions individuelles, s'achève en duels sans témoin. Dans ce chaos peuvent seuls combattre des hommes connaissant à fond la montagne. L'Autriche emploie des contrebandiers et des chasseurs de chamois. Les chefs italiens

savent à l'occasion constituer des équipes d'extraordinaires alpinistes. Le caractère hasardeux de cette guerre séduit, dit-on, l'esprit d'aventure des soldats, à la manière de la guerre aérienne; en tout cas, il frappe beaucoup l'imagination italienne. Les luttes sur la Tofana sont célèbres.

Singulière impression de voir dans ces hôtels désaffectés de Cortina, de Misurina ou des Tre Croci, le registre d'honneur où s'inscrivaient les touristes qui avaient fait l'ascension de la Tofana, et d'apprendre que maintenant là-haut, sur ce mont magnifique, à 3.400 mètres, les soldats italiens ont hissé une pièce de 65 ! On voudrait savoir les détails. Il y a toute une littérature, tout un commencement de folklore sur cette prodigieuse guérilla de patrouilles, dans ce chaos de rochers

et de glaces. L'épisode le plus fameux, c'est la prise du Monte-Cristallo.

Les officiers italiens me l'ont racontée en face même des hauts murs coupés à pic et chargés de neiges éternelles. Un prêtre du pays qui avait soigné là-haut des blessés amis et ennemis, confirmait les détails.

Les Autrichiens occupaient le Monte-Cristallo, d'où l'on domine la conque d'Ampezzo et toute la vallée du Felizon, et ils allaient y monter de l'artillerie. De toute urgence, il fallait les expulser. Mais comment escalader ces quinze cents mètres de parois verticales ?

Un officier, alpiniste très connu, s'en chargea. Il choisit ses hommes dans tous les régiments. Un beau soir, les voilà qui partent munis de centaines de mètres de cordes, de crampons, d'instruments à forer les rochers. Pen-

dant sept jours, on vit une chaîne de petits points gris, une chaîne d'hommes qui travaillaient suspendus au long de l'immense muraille. Ils plantaient des anneaux dans la pierre, attachaient des cordes, enfonçaient des pointes de fer là où manquait une saillie pour y poser le pied. Les travailleurs alpins se relayaient. Derrière eux, les soldats s'exerçaient à pratiquer le chemin, pour le bien connaître, degré par degré. Chaque jour l'escalade atteignait un peu plus haut. Enfin les premières crêtes furent atteintes à 1.000 mètres au-dessus de la vallée. On tirait parti des « canaloni » (canaux, cheminées), des fissures, des corniches... Un soir, l'escalade définitive fut donnée. Les soldats avaient des espadrilles de corde, pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi par le bruit de leurs pas, et pour avoir meil-

leure prise sur la pierre. Ce fut un long grimpement sur les neiges, dans un labyrinthe de pierre et de glaces. Divisés en grosses patrouilles, les Italiens enveloppèrent la Cresta Bianca. A peine les Autrichiens surpris eurent-ils ouvert le feu sur les plus proches, la fusillade les cerna de partout.

Voilà l'épisode fameux de la prise du Monte-Cristallo, tel que le rapporte Barzini. Prenez-le comme type d'une série indéfinie d'exploits tout semblables ; escalade du col Rosa, du Monte-Piana... Mais quand nous connaîtrions tous ces « jours de gloire », pour bien apprécier l'effort de ces soldats, il nous resterait encore à nous représenter l'ordinaire de leur vie glaciale, au milieu des tourmentes de neige, dans les abris des rochers, au-dessus des abîmes, ravitaillés à des mois d'intervalle...

En regardant le silence prodigieux de la vallée mélancolique où repose sous le brouillard le lac de Misurina, j'avais peine à donner un sens à cette rumeur sourde d'artillerie qui nous venait des hautes cimes neigeuses. De même dans les vallées d'Alsace ou bien à ces altitudes de 1.300 mètres, à deux pas de ces noms qui sentent la mort, le Vieil-Armand, le Linge, nous commettions bien involontairement l'impiété de ne plus voir la guerre. Guerre d'usure, guerre invisible! Combien, sur toutes les parties du front, le soldat anglais, russe, belge, serbe, italien, français est obligé de fournir des efforts supérieurs à ceux de ses plus glorieux anciens! Où est le temps que Lodi, Castiglione, Arcole, Rivoli ouvraient les Alpes de Carnie et de Styrie et menaient les avant-gardes du général Bo-

naparte jusqu'à vingt-cinq lieues de Vienne ?

La vallée de la Cortina, la vallée de Misurina, la vallée du Padola sont des passages qui conduisent d'Italie sur la Drave. Chacune de ces vallées, chacune des avances qu'y font les Italiens est une menace sur le flanc ennemi, et les Autrichiens accumulent toutes les défenses possibles pour protéger les approches de cette Drava qui constitue leur ligne de communication unique et vitale avec le Trentin.

...Arrivés à ce point de notre visite le long des lignes italiennes, nous devrions aller dans le Trentin qui est tout ce qui nous reste à voir. Mais à plusieurs reprises, depuis quarante-huit heures, il nous a été indiqué que les circonstances n'étaient pas favorables. L'offensive autrichienne qui

commence empêcherait qu'on nous montrât grand'chose, et d'ailleurs, pour visiter les diverses vallées qu'il faut toutes aller prendre en aval, ce n'est pas d'un jour, mais de dix jours que nous devrions disposer. Résignons-nous à la nécessité. La partie de notre petite caravane qui possède le pouvoir exécutif (c'est ainsi que parlait Stendhal) propose qu'ayant couché à Belluno ce soir, nous allions tout droit, dès demain mercredi 17, à Venise visiter les défenses de la ville et, j'ajoute, causer avec Gabriele d'Annunzio.

IX

VENISE EN TENUE DE GUERRE

Le mercredi 17 mai au matin, nous quittons en automobiles Belluno, et au bout d'une heure, nous longeons le Lago Santo, lac charmant de solitude et de pureté qui, me dit-on, fournit sa force pour la production de la lumière électrique à Venise. « Taisez-vous, guide trop savant ! J'aime mieux croire qu'il est sauvage. » Successivement nous dépassons Vittorio, Conegliano, Treviso et de nombreuses villas d'un beau goût

vénitien. Enfin, vers midi, nous voyons se lever la merveille dans les buées de sa lagune, et nous prenons à Mestre un canot à vapeur pour Venise.

Une fois encore, nous voici dans l'aimable ville. Brillante, elle repose toujours au milieu de ses miroirs; ses gondoliers moins nombreux disputent avec la même vivacité inépuisable : ses femmes sous le châle noir, ses enfants rouges, bleus et violets, ses pigeons, tout son peuple familier l'animent comme aux jours heureux, et la foule cosmopolite en fuyant n'a rien emporté de la délicate poésie. Tout est pareil d'abord, semble-t-il, sauf là-bas, au-dessus du Jardin public, une « saucisse », un dracken italien, personnage un peu bouffe, duègne plutôt que chevalier, qui veille baigné d'azur sur le repos de la beauté.

Italie, terre inépuisable en merveilles ! Nous allons au *Danieli*, seul hôtel qui, bien qu'à demi transformé en hôpital, demeure ouvert, et voilà-t-il pas qu'après le déjeuner, à deux heures moins le quart, les lustres des salons commencent à se balancer ! Tout s'émeut, chancelle doucement. C'est un tremblement de terre.

Ma première visite, avant que je passe chez Gabriele d'Annunzio, et sur le chemin de sa maison, sera pour Saint-Marc.

Formidable spectacle de la basilique en tenue de guerre ! Le chef-d'œuvre a revêtu le casque et la cuirasse ; d'innombrables sacs de terre recouvrent ses richesses. Mais tandis que ces fameuses beautés, prières d'or, d'argent et de diamants se cachent, des soldats et des femmes à genoux multiplient

leurs supplications autour d'une Vierge et d'un Christ exposés. Je ne me lassais pas de regarder ces adorants et cette église en esprit, cette âme invincible qu'ils dressaient au milieu des splendeurs périssables.

Le lieutenant Ugo Ojetti a été chargé de veiller à la sauvegarde des monuments et des œuvres d'art dans la zone de guerre. Il nous accompagne et appelle notre attention sur les mesures qu'il a prises. C'eût été excellent de recouvrir extérieurement, de mettre sous cloche Saint-Marc et le palais des Doges, mais ces fragiles merveilles posent sur des pilotis qu'une surcharge de poids écraserait. Ojetti a dû se borner à soutenir chacun des détails les plus précieux, par exemple à placer des colonnes d'appui dans les arceaux du palais, et ces colonnes, il a soin qu'elles

s'harmonisent avec l'ensemble. Délicatesses d'amoureux, mais attendez qu'une bombe arrive, le tout ne sera plus que poussière. Chaque jour des avions austro-boches viennent sur la ville. D'une minute à l'autre, le crime peut s'accomplir et, comme il défie toute précaution, il défierait toute réparation.

Je n'avais pas vu Venise depuis le Campanile de la place Saint-Marc reconstruit. Son aspect de neuf lui donne l'air d'un intrus, l'air d'un géant qui serait venu de l'étranger demander en mariage la basilique et demeurerait là gauche et figé, en costume trop neuf... On aurait pu teinter ses pierres, le peindre à l'ancienne. On s'en est abstenu par respect pour la vérité, on n'a pas voulu faire un faux. C'est un scrupule honorable, mais alors comment justifier la reconstitution elle-même ?

Les Athéniens n'ont pas rétabli le temple d'Athèné, brûlé par les Perses ; sur ses décombres précieux, ils ont construit le Parthénon de Périclès. Les Vénitiens de jadis auraient inventé quelque chose de nouveau qu'ils auraient pensé eux-mêmes.

Cette critique, je m'empresse de le dire, est d'ordre théorique. En fait, on a pris la meilleure décision qui fût possible. Nous autres, les étrangers, nous aurions mauvaise grâce à la blâmer ; c'est nous qui prions Venise de vouloir bien accepter d'être un musée, un conservatoire de beauté, et de vivre une vie un peu archéologique. Mais le génie de l'Italie garde sa fécondité. Et cette après-midi même, ne vais-je pas voir une fleur qui s'épanouit sur la tige antique, une fleur non pareille aux fleurs de jadis, car la nature jamais ne se ré-

pète, mais leur parente et leur rivale de couleur et de parfums.

Gabriele d'Annunzio, l'homme et l'écrivain, avec son génie et toutes ses audacieuses libertés, se place dans la grande tradition italienne, dont il reçoit et prolonge l'impulsion. Il fut beaucoup discuté de ses compatriotes. Je me rappelle et ne reproduis pas l'expression saisissante avec laquelle, la première fois que je le vis à Paris, il m'exprimait son contentement d'être ainsi la proie de l'opinion. Aujourd'hui, ce poète est dans son pays une puissance de fait dont les uns se réjouissent et que les autres subissent. Si quelques esprits chagrins veulent encore le critiquer, on leur conseille qu'ils le considèrent d'ensemble ou dans ses plus belles parties, et surtout qu'ils fassent un retour sur eux-mêmes et qu'ils se

demandent, en voyant leurs propres imperfections, s'ils les compensent par les œuvres, les actes et les paroles de ce grand Italien.

Gabriele d'Annunzio réalise peut-être ce que le quinzième et le seizième siècles avaient vainement cherché à créer en littérature.

Les Italiens ont toujours eu un grand goût de l'art décoratif. C'est leur caractère dominant, qu'ils manifestent aujourd'hui encore, bien qu'avec moins de finesse... (A peine ai-je écrit ce mot de restriction, que je dois l'effacer. Le vocabulaire manque, ou du moins il me faudrait une longue réflexion pour bien saisir et bien exprimer ce qu'il y a chez tout Italien de simplicité, de familiarité et de théâtral.) Souvent nous comprenons mal certains morceaux de la grande époque que nous

admirons à part, quand ils valaient comme des parties soumises à un ensemble. La Renaissance italienne rêvait un rêve si beau, si riche d'intention, si plein de formes plastiques que ses grands chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture, d'orfèvrerie et d'architecture, contiennent beaucoup plus de choses que nous n'en savons voir. Ce mélange de richesse technique et de fraîcheur de sentiment, elle eût aimé le déployer dans ses œuvres littéraires. On entrevoit ce qu'elle recherchait et qu'elle n'a pu réaliser, ni en vers ni en prose, si l'on étudie certains de ses théoriciens et par exemple *le Songe de Poliphile*, œuvre bien ennuyeuse, c'est entendu, mais extraordinaire d'imagination érotique et plastique, et de force décorative dévergondée, qui fut plusieurs fois traduite en français et en

dernier lieu par le savant amateur Claudius Popelin.

Annunzio a recueilli cette tradition d'infinies recherches dans le raffinement. Dès les poèmes de sa jeunesse, étonnants de liberté, de pureté (*Poèmes d'Isotta, poèmes paradisiaques, élégies romaines*), où l'amour se développe dans des paysages magnifiques, quelle maîtrise de l'expression, quelle fusion du sentiment avec le décor superbe des grands jardins de Rome! Comme le génie adolescent se nourrissait avec richesse et noblesse des réminiscences antiques ! Et voyez les œuvres de ces dernières années, les grandes fresques théâtrales qu'il produisit en langue française. C'est inimaginable ce qu'un « mystère » comme *le Martyre de Saint-Sébastien*, où il me fit l'honneur et l'amitié d'inscrire mon nom, sup-

pose de civilisations amalgamées et d'imagination poussées à leurs limites.

A cette vertu d'avoir retrouvé les plus ambitieuses traditions de l'art italien, Annunzio joint aujourd'hui l'honneur qu'on le renomme justement un des guides et l'animateur de sa nation. Aux jours les plus tragiques, il a précipité le destin, tout en maintenant l'accord du roi et du peuple, et de Gênes à Rome, à grands coups de discours pareils à des odes, il a poursuivi, écrasé le parti de l'étranger. L'histoire dira qu'il répandit une brûlante beauté sur les calculs qu'il fallait bien que l'on fît, mais qui risquaient d'amener un refroidissement de l'âme populaire.

Un jour que je cherchais à savoir quelles sont les forces spirituelles de l'Italie, quelqu'un m'énumérait ses hommes politiques éminents, propres

à mettre dans des ministères, et sur ma question : « Et Annunzio ? » — « Oh ! Annunzio (une hésitation comme devant un objet non classé), il occupe la situation d'un journaliste supérieur. » Quelle petite idée de ce qu'est le pouvoir spirituel ! Le vieux prophète Hugo définissait mieux l'espèce à la quelle appartient Gabriele d'Annunzio quand, vers 1871, il crayonnait pour lui-même, sur un papier froissé, cette note : « J'ai une certaine quantité de pouvoir spirituel. Veux-je autre chose ? Non. Le pouvoir matériel ? Pourquoi ? Être ministre ? Président ? etc. A quoi bon... Je n'ai pas besoin d'être fonctionnaire... »

Mais je me suis attardé en m'en allant à pied au *Palazzino rosso*. Quand j'y arrive, l'espace me manque, et c'est plus sage que je remette à demain le récit d'une belle conversation.

X

LE CONCERT CHEZ LE POÈTE. — LA VILLE DANS LES TÉNÈBRES. — UN VOL SUR VENISE.

Annunzio habite sur le Grand Canal un tout petit palais que se rappellent sans doute les visiteurs de Venise. C'est le Palazzino rosso, au fond d'un étroit jardin dont les arbustes se penchent vers l'eau par-dessus une balustrade de marbre. Et c'est harmonieux et juste que pour souffrir et se reposer

le poète du *Feu* ait trouvé cet endroit raffiné...

Mais le voici qui vient à nous : amaigri, pâle, l'œil gauche caché par un bandeau noir, plus charmant que jamais en jeune officier.

Nous nous embrassons, et d'abord des nouvelles de sa santé. A son avis, il ne retrouvera pas l'usage de son œil, mais son état général était tellement sain qu'il n'a pas eu de complication.

Cette dernière réflexion, Annunzio l'a faite avec la gentille fatuité toute sereine que ses amis lui connaissent et que j'écoute joyeusement, car elle me le montre, sous une plus belle parure de gloire, toujours pareil à lui-même.

Le terrible, ce fut la nécessité de demeurer pendant près de trois mois dans l'obscurité, sans mouvement, la tête plus basse que les pieds, et livré aux

visions... Il ne parle ni de sa fièvre, ni des douleurs au milieu desquelles je sais bien qu'il a vécu, mais seulement, des images obsédantes que son œil malade lui impose durant d'interminables insomnies. Pas une minute il ne se plaindra. Puisque nous l'obligeons à dire quelque chose de son mal, il prend d'une manière toute simple le ton d'un artiste décrivant des curiosités.

Tandis qu'il parle, et sans me distraire de l'admirer, je regarde le charmant décor. Il faudrait la science et le minutieux pinceau de Théophile Gautier pour décrire ce palazzino silencieux qu'éclaire le petit jardin et pour inventorier ces pièces minuscules dont les plafonds et les murs, curieusement ouvragés, sont couverts d'objets rares et précieux.

— Je devais, nous dit-il, me sou-

mettre aujourd'hui à une petite opération : je l'ai différée pour vous appartenir, mais je n'ai pas pu ajourner un petit concert, un quintette que j'ai là, parce que les « virtuosi » viennent des batteries du Lido avec une permission de leurs commandants qu'on ne peut pas renouveler. Aujourd'hui ils me jouent de la musique française de chambre, César Franck et Maurice Ravel.

Et sur notre désir de ne pas interrompre son plaisir, il nous mène au premier étage dans sa chambre où l'attendent quelques amis et sa fille, charmante personne de vingt ans, accourue dès la première heure pour veiller à son chevet.

J'ia toujours pensé qu'Antigone était la plus belle figure de la poésie, mais l'Antigone de la fable n'a pas eu le

bonheur de soigner un père poète et soldat.

De la pièce voisine, la musique s'élève et remplit de rêve le petit palais. Ce sont d'excellents artistes, ces soldats triés par leurs chefs dans les batteries du Lido, et ils jouent de toute leur âme pour enchanter la souffrance du maître qu'ils admirent.

Écoutons, regardons ; c'est là sous nos yeux, tout vivant, un de ces tableaux que le grand art aime à prendre pour thème. Dans la ville où Giorgione peignit le *Concert champêtre*, j'assiste au concert pour le héros : Annunzio, étonnamment jeune, pâle et faible, reçoit avec son sourire toujours égal l'amitié de ses hôtes ; sa fille, au visage doux et profond, n'a de regard et de pensée que pour le blessé vénéré ; auprès d'elle, une amie de son âge, lui

tient la main dans un geste de sympathie comme pour la rassurer, et une troisième jeune femme agenouillée par terre, assise sur ses talons, le regard perdu, écoute avec avidité la musique, réalisant ainsi le type classique d'une sainte Cécile.

Je me penchai vers le poète : « Annunzio, vous rappelez-vous ce grand vers de Hugo : « Homme, Thèbe éternelle, en proie aux Amphions ! »

Pourquoi cette réminiscence ? C'est que sous l'action de la musique je venais de voir dans le prolongement de cette chambre toutes les salles de verdure, tous les boudoirs, tous les jardins, toutes les retraites de la volupté et de la nostalgie, peintes par le Tasse et l'Arioste, ou rêvées par la race italienne, et puis, dans le même moment, sous un coup plus grave de l'archet, m'était

réapparue la cave d'Ablain-Saint-Nazaire, telle qu'ici même je l'ai décrite jadis, où des soldats de France, dans une obscurité qui m'empêchait de distinguer leurs figures, jouaient des morceaux grandioses de Bach tandis que le bombardement ravageait sur eux le village.

O France plus janséniste, Italie plus païenne ! Il faut apprendre à connaître et à respecter les diverses espèces d'êtres nobles qu'il y a de par le monde, et c'est encore une forme du courage chez Annunzio que cette fidélité à sa nature et que cette volonté de s'envelopper toujours d'une atmosphère précieuse et rare.

Après le concert, Annunzio et moi, demeurés seuls, nous avons causé indéfiniment de son rôle, de la guerre et des choses d'art. Longuement, il m'a

raconté les préparations, les difficultés, les angoisses, le triomphe de sa propagande, et ce grand artiste savant comparait ses harangues pour la résurrection latine aux discours des tribuns italiens du treizième siècle.

Réunissant notre expérience, nous sommes d'accord, tous deux, pour considérer que dans nos deux pays la nation, à cette heure, c'est l'armée, et que chacun, à l'arrière, vaut dans la mesure où il se raccorde aux soldats.

Puis le poète me parla des dictées ou des écrits à tâtons qui furent l'œuvre de ses insomnies (de sa fièvre, peut-être de ses délires) et qu'il va publier sous le titre de *Nocturnes*.

— J'ai dû, me dit-il, inventer une nouvelle manière, appropriée à mon état. Jusqu'alors, j'étais habitué à voir

ce que j'écrivais; maintenant un mot que je trace à l'aveugle sur ces petits cahiers étroits, c'est comme si je le lançais derrière moi. Ce sont des aveux jetés dans la nuit. Et quand ma fille me les relit le matin, en m'entendant parler ainsi, je suis profondément ému.

Le soir approchait; la lumière moins vive permettant au blessé qu'il se risquât dehors, nous sommes partis en gondole à rames.

Sous ses énormes lunettes noires, le corps perdu dans son large manteau d'officier, le visage et les mains amenuisés par la souffrance, la parole plus fière et toujours vigoureuse, imagée, quel personnage précieux il fait, notre ami, dans ce crépuscule. Les gondoliers, qui le reconnaissent, le saluent, et les soldats d'un hôpital que nous

longeons, l'ayant aperçu, accourent tout bandés aux fenêtres, et l'acclament à l'italienne par des applaudissements.

Nous allons au nord de la ville, dans un quartier vétuste et désert de palais délabrés, au Casino dei Spiriti.

C'est un jardin du seizième siècle, qui n'avait jamais disparu complètement et que le goût excellent de son propriétaire a rétabli d'après les anciennes gravures, tel que le connurent Michel-Ange et Vittoria Colonna. Les colonnades s'y mêlent aux fleurs, aux arbustes, aux arbres, pour former un ensemble noble et mystérieux, ordonné en une suite de chambres, diverses de couleur, de dessin et de parfum. Nous allons respirant, admirant et causant, et arrivés au fond de ce promenoir enchanté, à travers les barreaux de la

vieille grille contre laquelle vient fraîchir la lagune, nous voyons sur l'eau déserte, au loin, dans l'atmosphère bleue et rose du soir, le cimetière.

« C'est là, me dit Annunzio, que reposent mes pauvres compagnons », et, après un silence que remplit notre double prière, il ajoute : « Pensons maintenant aux collines de Verdun ! »

Je lui raconte la mort du colonel Driant. Il me décrit le retour de l'aviateur Salomone, ramenant à travers le ciel ses deux compagnons, l'un mort, le second blessé et dont la tête, plus belle que la tête d'Orphée, ruisselait de perles rouges en dehors de la nacelle. Lui-même Annunzio, a connu au-dessus de Trieste des heures dangereuses. « Que sont, après cela, dit-il, ces rêves de domination et d'autres rêves encore ? je ne désire plus que de retrouver ces

minutes où le moindre homme devient quelqu'un qu'il n'avait jamais soupçonné. »

Cette causerie, où j'ai cru voir naître un nouvel Annunzio, nous l'avons prolongée bien tard, jusqu'au milieu de la nuit, à travers la ville, survolée d'avions, toutes lumières éteintes. Quel desert, quel clapotis sinistre, quel décor de cape et d'épée, la prodigieuse collection d'estampes romantiques ! Ceux qui virent ces extraordinaires ténèbres en deviendront fort redoutables : ils ne manqueront plus jamais, si l'on parle de Venise, de fatiguer leurs contemporains en répétant avec insistance : « C'est en 1916, qu'il fallait s'y promener ! » Le poète, un peu à tâtons m'entraînait le long de ruelles sinistres que nul rayon de vie n'animait, vers les sites que son imagination préfère. Ses

admirateurs peuvent noter, dût-il maudire mon indiscrétion, qu'il convient d'aller vers minuit à la Scala del Bovolo, que je leur laisse le soin de trouver.

Parfois Annunzio, sous ses verres et ses bandeaux, hésitait longuement et je le menaçais de faire connaître au monde que le poète du *Feu* est incapable de retrouver tout seul le chemin de la place Saint-Marc.

D'heure en heure, du haut des toits, s'élevait le cri des bersaglieri qui veillent en armes sur les terrasses où jadis les belles Vénitiennes séchaient leurs chevelures. Ils guettent dans le ciel les taubes et rassurent la ville. *Per l'aria buona guardia !* Mélopée qui saisit, attendrit le cœur en rappelant le péril du précieux trésor sans défense.

En contraste avec cette Venise perdue dans cette épaisseur de noir, il me fut

donné le lendemain de voir la ville éblouissante comme jamais dans un cirque d'azur.

On nous montrait les escadrilles italiennes et françaises qui assurent la défense aérienne de Venise. « Quel appareil voulez-vous essayer ? » J'ai demandé de faire au-dessus de la ville et de sa lagune, le plus bas possible, un voyage de reconnaissance. Voir Venise sous un angle inconnu, comme un plan en relief, la connaître indiscrètement, du haut du ciel, alors que nous fûmes toujours prisonniers entre les façades de ses palais, la situer dans ses vastes lagunes, n'est-ce pas ce que vous m'enviez ?

A peine ai-je formé mon vœu que tout se prépare avec diligence sur les prairies où, non loin de Venise, la belle invention repose dans un coffret colossal. Le dirigeable, comme un Es-

prit, sort avec majesté de sa haute cathédrale. Quelle grâce, quel désir de l'espace ! « En route ! » dit le jeune officier, et déjà nous glissons à une hauteur de deux cents mètres, avec une vitesse de 64 kilomètres.

Voici la ville toute nette, ses îles, ses îlots, la mer, et notre ombre comme un gros poisson nous suit dans les eaux. Venise, trésor glorieux, occupe le centre d'espaces ensoleillés par le couchant et qu'entoure la brume. Repos charmant de la ville bleue et rose, douce comme un duvet d'oiseau, au milieu de sa lagune laiteuse. Quel malheur d'être, sur cette tranquillité, un oiseau si bruyant !

Je respire l'air marin, l'air des cimes, et puis l'émerveillement des féeries. Nous passons au-dessus du jardin que j'avais tant aimé la veille.

Parmi cinquante manuscrits, sous la

poussière d'avant la guerre, j'ai un vieux travail imparfait sur les jardins de Venise. Quelle enquête j'avais faite pour les dénombrer : celui de la Giudecca plein de roses ; celui non loin de la gare, celui... Mais, laissons ; livrons-nous au plaisir présent, au plaisir de prendre une intelligence parfaite des formes de Venise, de son grand canal qui serpente et de toute la résille de ses moindres canaux. Mon regard plonge émerveillé à travers les rayons du soleil et les vapeurs de l'eau dans la place Saint-Marc et dans les diverses coupures au fond desquelles s'agite le charmant petit peuple. Venise elle-même, dans cette immensité claire, semble une fragile créature dont je crois sentir la respiration, la palpitation délicate. Mais déjà c'est fini de goûter le plaisir des oiseaux. La prairie a réapparu. Des

Lilliputiens blancs courent dans l'herbe, ont saisi les cordes jetées ; nous revoici prisonniers des gens de cette terre.

Et tandis que je monte dans le canot qui doit me ramener en gare où le train pour la France m'attend, là-haut, le gros poisson d'argent a repris sa nage dans le ciel, suivi par son ombre, noir requin de la mer. Puissent-ils ne pas se rejoindre ! Puissent les jeunes officiers rayonnants d'amabilité, de gaieté accomplir heureusement jusqu'au bout leur tâche et faire pour Venise *per l'aria buona guardia*.

25 mai-27 juin 1916.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Deux notes préliminaires :

I. — Avant le départ : Les Étapes de l'amitié franco-italienne . . 5

II. — Le retour. 20

I. — Le départ. Arrivée à Turin ; un dîner avec des hommes politiques. Une heure à Venise : Le Tiepolo des Scalzi détruit. 23

II. — L'arrivée dans la zone de guerre. — Un camp d'aviation. — Un dîner chez le général Porro . 35

III. — Les rues d'Udine. — Une visite au Carso. — L'audience du roi 55

IV. — L'organisation défensive des lagunes. — Grado et Aquilée reconquises 74

Pages

V. — Dans les Alpes juliennes. — Les tranchées dans la neige. — Un déjeuner chez les alpins et les bersaglieri 91
VI. — Une journée autour de Goritz. — Les villas du Veneto . . 106
VII. — Chez le général Cadorna . . . 119
VIII. — Dans le ciel de la petite ville. — Les magasins militaires. — Les Dolomites. — Autour du lac de Misurina. 131
IX. — Venise en tenue de guerre . . 151
X. — Le concert chez le poète. — La ville dans les ténèbres. — Un vol sur Venise. 163

ACHEVÉ
D'IMPRIMER
LE VINGT-TROIS SEPTEMBRE
MIL NEUF CENT SEIZE
PAR ARRAULT, A TOURS,
POUR GEORGES
CRÈS ET Cie.

4182

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germain

Publications d'Actualité

Collection " BELLUM "

Cette Collection a été créée pour donner à quelques-uns des meilleurs écrivains de ce temps l'occasion d'exprimer, sous une forme condensée, leurs opinions et leurs sentiments sur la guerre actuelle et l'une ou l'autre des graves questions qu'elle fait naître.

La Collection « BELLUM » ne comportera qu'un nombre restreint de volumes, tous de format petit in-16.

Prix : 1 fr. 75

Il est fait de chaque ouvrage un tirage de luxe : Chine, 6 fr ; Vieux Japon, 6 fr.; Japon, 5 fr.; Vélin de Rives, 3 fr. 50.

Paul ADAM. — **La Littérature et la Guerre.**

Maurice BARRÈS, de l'Académie Française. — **Dix jours en Italie.**

Louis BARTHOU. — **L'Heure du Droit. France, Belgique, Serbie** (Portrait de l'Auteur).

Marcel BOULENGER. — **Le Cœur au loin.**

Marcel BOULENGER. — **Sur un tambour.**

Lucien DESCAVES, de l'Académie Goncourt. — **La Maison anxieuse** (Front. de R. Vallin).

Maurice DONNAY, de l'Académie Française. — **La Parisienne et la Guerre** (Port. de l'auteur.)

Maurice DONNAY, de l'Académie Française. — **L'Impromptu du Paquetage**, pièce en 1 acte.

Ernest GAUBERT. — **Voix de Femmes.**

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germain

Remy de GOURMONT. — La Belgique Littéraire.
Remy de GOURMONT. — Dans la Tourmente (Avril-Juillet 1915).
Charles GROLLEAU. — Une Gloire de la Flandre : Guido Gezelle, prêtre et poète.
***. — La Guerre, Madame...
UN LIEUTENANT DE CHASSEURS. — Les Chasseurs (Chasseurs à pied, Alpins et Cyclistes).
Henri MASSIS. — Impressions de Guerre (Frontispice de Maurice Denis).
Pierre MILLE. — En croupe de Bellone.
N***. — Lettres de l'Empereur écrites en 1916. Préface de Paul Adam.
Guy de POURTALÈS. — A mes amis Suisses.
Ch. SAROLEA. — Le Réveil de la France.
JOSEPH SCHEWÆBEL. — La Pentecôte à Arras. Frontispice de l'auteur).
Louis THOMAS. — Avec les Chasseurs.
Jean VARIOT. — Petits Écrits de 1915.
Jean VARIOT. — Sainte Odile, patronne de l'Alsace, que l'on fête le 13 Décembre.
Émile VERHAEREN. — Parmi les Cendres. La Belgique dévastée (Frontispice de Huygens).

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germain

Dernières nouveautés

PAUL ADAM

Dans l'air qui tremble

Dessins de HUYGENS

Un volume in-16 ..... 3 fr. 50

COLETTE

(COLETTE WILLY)

La Paix chez les Bêtes

Frontispice de STEINLEN

Un volume in-16 ..... 3 fr. 50

CHARLES LE GOFFIC

Bourguignottes et Pompons rouges

Un volume in-16 ..... 3 fr. 50

JEAN AJALBERT

Dans Paris, la Grand' Ville

(Sensations de Guerre)

Un volume in-16 ..... 3 fr. 50

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germain

Dernières nouveautés

G.-K. CHESTERTON

Les Crimes de l'Angleterre

Introduction de Charles Saroléa

Traduction française de Charles Grolleau

Un volume in-16, vergé teinté, orné d'un portrait de l'auteur ..... 3 fr. 50

VICTOR SEGALEN

Peintures

Un volume in-16, vélin teinté ..... 3 fr. 50

CONSTANTIN BALMONT

Quelques Poèmes

Traduit du russe par A. de Holstein et René Ghil

Un volume in-16, vélin teinté, orné de deux portraits de l'auteur ..... 3 fr. 50

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germain

ROLAND DE MARES

LA BELGIQUE ENVAHIE

Dessins d'après des croquis pris sur le vif par FRANS MASEREEL

Un volume in-16, vélin teinté. . . 3 fr. 50

Il a été tiré : 15 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 1 à 15, prix : **15** fr., et 40 sur vélin de Rives, numérotés de 16 à 55, prix : **10** fr.

Composé au jour le jour, à mesure que se déroulait l'effroyable tragédie, ce livre dû à la plume d'un écrivain distingué, rédacteur en chef de *l'Indépendance Belge*, a toute la valeur d'un document historique.

Un jeune artiste, compatriote de l'auteur et qui fut témoin de nombreux épisodes de la lutte héroïque, a dessiné pour ce bel ouvrage, d'après les croquis pris par lui sur le vif, une série de dessins qui seront une révélation.

L'HÉROIQUE BELGIQUE

ALBUM COMMÉMORATIF

Publié sous la direction de CHARLES SAROLEA

Professeur à l'Université d'Edimbourg, Consul de Belgique
Directeur d'*Everyman*

Prix : 2 fr. 50

Un album in-4 raisin (25 × 32), de 80 pages, imprimé sur beau vélin, contenant en hors texte un dessin à la plume de ROUBILLE, une sanguine d'ALLARD-LOLLIVIER et une aquarelle de CHARLES JOUAS (*Incendie de Louvain*), des dessins dans le texte par Henri BOUTET, JOU, OSBERT, STEINLEN et P.-E. VIBERT, et de nombreuses photographies documentaires.

Éditions G CRÈS. et Cie, 116, boul. Saint-Germain

La Grande Guerre par les Artistes

L'album « LA GRANDE GUERRE PAR LES ARTISTES » a été fondé dans le but de permettre aux Maîtres du crayon et du pinceau de dresser à nos héros un monument durable de leur vaillance. Il attestera leur héroïsme journalier, en même temps qu'il clouera au pilori le Crime allemand. De la sorte, il constituera un document précieux dans lequel l'Art témoignera en faveur de la justice, de la beauté et de la bonté de notre cause.

La Grande Guerre par les Artistes comporte, en *vingt* fascicules, 160 dessins lithographiés et des hors texte en couleurs ou gravés à l'eau-forte et forme un bel album in-4° raisin, sous couverture en couleurs :

Broché : 20 francs
Relié pleine toile fers spéciaux : 25 francs
Il existe un tirage à part sur Japon.
Le fascicule : 4 francs
L'édition ordinaire, papier vergé, se vend 0 fr. 80 le fascicule.

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germain

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

DE « LA GRANDE GUERRE »

H. Boutet
Ciolkowski
Delaw
Depaquit
Ch. Fouqueray
Hansi
Hermann-Paul
Ch. Huard
Huygens
H. G. Ibels
Job
Jouas
Jou
Ch. Léandre
Frans Masereel
Louis Morin
Nam
Bernard Naudin
Roubille
B. Rabier
L. Raemaekers
Simpson
Steinlen
P.-E. Vibert

MAURICE BARRÈS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le Jubilé de Jeanne d'Arc

ORNÉ DE SIX COMPOSITIONS D'ANGEL

Un volume in-4 vélin, ... 5 francs

F. CHAVANNES

LETTRES DE FRANCE

Ecrites à la GAZETTE DE LAUSANNE.

Un volume grand in-16 ..... 2 fr.

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germain

COLLECTION ANGLIA

CHARLES SAROLEA

Professeur à l'Université d'Edimbourg, Consul de Belgique.

Le Problème Anglo-Allemand

Préface de M. Emile BOUTROUX, de l'Académie française

Traduction française de CHARLES GROLLEAU

Un vol. in-18 jésus, vélin teinté ..... 3 fr. 50

JAMES M. BECK

Ancien Attorney général adjoint des Etats-Unis

LA PREUVE

ENQUÊTE SUR LA RESPONSABILITÉ MORALE
DE LA GUERRE DE 1914
D'APRÈS LES DOCUMENTS DIPLOMATIQUES

Préface de M. D'ESTOURNELLES DE CONSTANT

Un vol. in-18 jésus, vélin teinté ..... 3 fr. 50

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germain

COLLECTION ANGLIA

WOODROW WILSON
Président des Etats-Unis

La Nouvelle Liberté

Introduction par Jean Izoulet
Professeur au Collège de France
Traduction d'Emile Maucomble

Un volume in-16 ..... 3 fr. 50

Israël ZANGWILL

Les Enfants du Ghetto

Traduction française de Pierre Mille

Un vol. in-18 jésus, orné d'un portrait de l'auteur. 3 fr. 50

EN PRÉPARATION DANS LA MÊME COLLECTION

Mgr R.-H. Benson : PARADOXES DU CATHOLICISME, traduction française de Charles Grolleau.

Daniel de Foe : MOLL FLANDERS, Traduction française de Marcel Schwob.

Daniel de Foe : LADY ROXANA OU L'HEUREUSE MAITRESSE.

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germain

JEAN DEBRIT

LA GUERRE DE 1914

NOTES AU JOUR LE JOUR

PAR

UN NEUTRE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE CROQUIS ORIGINAUX
ET SUIVI D'UNE CHRONOLOGIE

Tome I (1er Août - 31 Décembre 1914)
» II (1er Janvier au 31 Mars 1915)
» III (1er Avril au 30 Juin 1915)

Chaque volume, in-16, prix 2 fr. 50

Cet ouvrage dont nous sommes les dépositaires exclusifs pour la France, offre l'intérêt majeur d'être écrit par un neutre disposant de documents peu connus.

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germain

ANTHOLOGIE

DE LA

POÉSIE CATHOLIQUE

DE VILLON JUSQU'A NOS JOURS

RECUEILLIE ET ANNOTÉE

par ROBERT VALLERY-RADOT

Frontispice de CHARLES JOUAS.

Un fort volume in-16..... 3 50

LE LIVRE CATHOLIQUE

COLLECTION DES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE CATHOLIQUE

VIENT DE PARAITRE

PENSÉES DE PASCAL

Avec deux portraits en héliogravure d'après la peinture de Quesnel.

Deux vol. in-18 gr. jesus (19 × 13) sur papier vélin de Rives, à 1500 ex. numérotés..... 12 fr

Il a été tiré en outre : 5 ex. sur papier vieux japon à 75 fr ; 15 ex. sur chine à 60 fr. ; et 30 ex. sur japon, à 40 fr. ; numérotés.

Le classement adopté pour la présente édition est celui, réputé à si juste titre, de M. Léon Brunschvigg. Nous y avons joint un précieux Index analytique.

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germain

COLLECTION " LES PROSES "

UN OUVRAGE INÉDIT
DE
Léon BLOY
Jeanne d'Arc & l'Allemagne

Un volume in-16, papier velin teinté ..... 3 fr. 50

Il a été tiré des exemplaires japon impérial à 15 fr.,
et vélin de Rives à 10 fr.

ÉDOUARD DRUMONT
Sur le Chemin de la Vie
(SOUVENIRS)
Portrait de l'auteur

Un volume in-16, papier vélin teinté ..... 3 fr. 50

IL A ÉTÉ TIRÉ :

60 exemplaires japon impérial (dont 10 hors commerce).
Numérotés de 1 à 60, prix ..... 15 fr. »

575 exemplaires vergé pur fil (dont 75 hors commerce).
Numérotés de 61 à 635, prix ..... 6 fr. »

Tout le monde voudra lire les SOUVENIRS du maître polémiste et du grand écrivain.

Cédant au double attrait qui fait de lui tour à tour un peintre charmant du passé ou le rude champion des plus violents combats, Edouard Drumont nous donne dans cet ouvrage, entièrement inédit tout ce qu'une vie déjà longue a pu laisser en lui de tendre, de mélancolique ou d'amer. Et c'est une merveilleuse galerie de nos contemporains, un « Mémorial » ironique et délicieux de notre temps.

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germain

LES MAITRES DU LIVRE

Collection d'Ouvrages de Luxe

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

AD. VAN BEVER

Volumes de format in-18 grand jésus (19 x 13), imprimés à nombre limité, sur papier vergé de Rives, précédés d'un portrait ou d'un frontispice dessiné et gravé par P.-E. Vibert, ornés dans le texte d'en-têtes et culs-de-lampe du même artiste.

PROSPECTUS FRANCO SUR DEMANDE

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

GOETHE, *Faust et le second Faust*, traduit par Gérard de Nerval. Quelques exemplaires sur papier de Rives vert. ..... 9 fr. »

VOLTAIRE, *Candide*

Quelques exemplaires sur papier de Rives bleu pervenche ..... 9 fr. »

RONSARD. *Les Amours*. Deux volumes. Texte établi pour la première fois, sur l'édition de 1580 et publié avec une préface et des notes par Ad. Van Bever. Portrait dessiné et gravé sur bois par P.-E. Vibert

Quelques exemplaires, papier de Rives, bleu d'azur (frontispice en double état)..... 16 fr. »

LONGUS. *Les Pastorales* (Daphnis et Chloé). Frontispice et ornements typographiques dessinés par Chilkowski et gravés sur bois. Quelques exemplaires sur papier de Rives, bleu pervenche (frontispice en double état) .. 10 fr. »

ENRIQUE LARRETA. *La gloire de don Ramire*. Quelques exemplaires sur papier de Rives, bleu pervenche (frontispice en double état)..... 12 fr. »

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germain

Collection « Les Proses »

Volumes in-16 (12 × 19) imprimés sur vélin teinté.

Chaque volume 3 *fr.* 50 *franco.*

Paul Abram. — **Le retour.**

Paul Adam. — **Dans l'air qui tremble** (dessins de Huygens).

Marcel Azaïs. — **La lance d'Achille.**

Jean Ajalbert. — **Dans Paris, la Grand' Ville.**

Léon Baranger. — **Les Contes arabes de Monsieur Laroze.**

Léon Bloy. — **Sueur de sang.**

Léon Bloy. — **Histoires désobligeantes.**

Léon Bloy. — **Jeanne d'Arc et l'Allemagne.**

Emile Dermenghem. — **La vie affective d'Olivier Minterne.**

Colette (Colette Willy). **La paix chez les bêtes** (Frontispice de Steinlen).

E. Drumont. — **Sur le chemin de la vie.**

Elie Faure. — **Les Constructeurs** (illustré).

Ernest Gaubert. — **L'Amour marié** (Prix national de littérature).

Charles Le Goffic. — **Bourguignottes et Pompons rouges.**

Th. Harlor. — **Liberté, Liberté chérie...**

Henri Hoppenot. — **Les Jeux de la vie et de l'illusion.**

J.K. Huysmans. — **Marthe** (ill. de B. Naudin).

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germain

R. LAURAINE. — La Communion des Vivants.
René de PLANHOL. — L'Esclave et les ombres.
Victor SEGALEN. — Peintures.
Henri STRENTZ. — Les Amants sur la Rive.
Fritz R. VANDERPYL. — De Giotto à Puvis de Chavannes.
Jean VARIOT. — Les Hasards de la guerre.
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. — Chez les passants.

RENÉ LE CHOLLEUX

LA GUERRE DE 1914
ANECDOTIQUE
ILLUSTRATIONS DE LUCIEN JONAS
Un volume gr. in-18, 368 pages. Prix..... 3 fr. 50

LÉON BLOY

LE SALUT PAR LES JUIFS
Un volume in-18, impression en deux couleurs .... 3 fr. 50

A TRAVERS LA GRANDE-BRETAGNE
GUIDE PRATIQUE
avec introduction de CHARLES SAROLEA
(Publié par la Fédération des Syndicats d'initiative des municipalités britanniques).
Un vol. in-16, cartonné (nombreuses photographies) 1 fr.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

For f
fore the
will be a
charge o

CE PQ 2603
.A52D5 1916
COO BARRES, MAUR DIX JOURS EN
ACC# 1229659

PRIX : 1 FRANC 75.